

**PAGES**

**MANQUANTES**

LE MONDE ILLUSTRE

# ALBUM UNIVERSEL

19e ANNEE—No 41

MONTREAL, 7 FEVRIER 1903

40 PAGES, 5c. le Numéro



M. GODEFROY LANGLOIS, DIRECTEUR DU NOUVEAU JOURNAL QUOTIDIEN "LE CANADA"

**ALBUM UNIVERSEL**

Bureau de Rédaction : Batiment de "La Presse,"  
55 rue Saint-Jacques. Boîte du Bureau de Poste pour la  
correspondance, 758. Tirolir du Bureau de Poste pour les  
journaux, 2191.

**ABONNEMENTS :**

UN AN, \$3.00 . . . . . 6 MOIS, \$1.50  
4 MOIS, \$1.00 . . . . . Payable d'avance

**NOTRE FRONTISPICE**

L'Album Universel donnait cours, il y a quelques semaines, à la rumeur qui faisait de Monsieur L. O. David, le futur directeur politique du grand journal libéral qui va être fondé incessamment à Montréal. Ce n'est plus une rumeur, cette fois, mais une déclaration autorisée qui désigne pour ce poste important Monsieur Godefroy Langlois, depuis sept ans rédacteur en chef de "La Patrie". C'est là, pourrions-nous dire — tant l'actualité se recommande à l'Album — toute l'explication du portrait qui figure au frontispice du présent numéro. Mais, que d'autres raisons nous pourrions trouver pour justifier cet hommage rendu à un collègue dans le journalisme. Monsieur Langlois est en effet l'un des journalistes les mieux doués qui soient au Canada, et nous n'avons pas le moindre doute que, sous sa direction, le nouvel organe libéral réalisera pleinement ce desideratum patriotique qui réclame des journaux politiques l'obligation de mettre, dans les cas de conflits entre eux, les intérêts de la nation au-dessus de ceux du parti.

Et comme le journalisme est un sacerdoce, qu'il nous soit permis, dans le cas actuel, d'emprunter à la tradition sacerdotale sa formule classique des compliments de circonstance : "Ad multos annos !"

**M. GORBATENKO**

Ce nom, à la désinence exotique, pour nous de race française, le lecteur le retrouvera manuscrit au bas d'un article spécial publié en la page 981 de l'Album de ce jour. C'est celui d'un jeune Russe venu à Montréal récemment pour s'initier pratiquement à l'électricité, dont il a puisé les notions techniques dans les écoles de son pays.

Monsieur Gorbatenko est un esperantiste plus que convaincu, mais convaincant. Lire, à ce propos, la petite note que nous avons de lui à la page 977.

Ses impressions de voyage auraient pu, à la rigueur, lui tenir lieu de lettres de créance auprès du public, mais l'Album est trop honoré de sa collaboration pour ne pas le présenter et le recommander tout particulièrement à ses lecteurs.

**RÊVERIE**

[Pour l'ALBUM UNIVERSEL]

Etre deux Corps, deux Coeurs, deux Ames ; n'être  
[qu'Un !

Aimer, Vivre, Penser, sans Egoïsme aucun ;  
Elle, Penser, Aimer pour Moi, mais non pour Elle,  
Attacher sur mes yeux sa limpide Prunelle ;  
Et Moi, Penser, Aimer pour Elle, non pour Moi ;  
Etouffer sous l'Amour le dur "Chacun pour Soi" ;  
Appliquer tendrement ma Lèvre sur sa Lèvre ;  
Confondre nos Baisers ; Sentir couler sa Fièvre,  
Qui de son Coeur brûlant s'échappant dans le

[Mien,  
Retourne avec la Mienne, ardente, au fond du Sien ;  
Laisser son Ame, enfin, s'incarner dans la Mienne ;  
Et mon Ame, à son tour, se perdre dans la Siennne ;  
Et le Coeur sur le Coeur, et la Main dans la Main,  
Aller toujours ainsi jusqu'au bout du Chemin,  
Chantant à l'Unisson, tout bas, même Poème  
Buriné par la Vie, au fond du Coeur : "Je  
[t'aime ! !"

AUGUSTE CHARBONNIER.

**AVIS**

Nous sommes excessivement bien disposés envers nos jeunes, et l'Album Universel leur ouvre ses portes à deux battants ; mais encore faut-il que les correspondances ou les réclames que l'on nous adresse soient convenablement orthographiées pour mériter l'insertion. C'est le moins, n'est-ce pas, que nous puissions demander. Nous prions certains cercles dramatiques d'en prendre note.

**LE CHAPEAU ET L'ACORDÉON**

(FABLE)

Le vieux musicien brassait son instrument,  
Et dièzes et bémols, que dispersait le vent,  
Pénétraient au hasard dans tous les logements,  
Implorant la pitié pour le pauvre mendiant.  
L'accordéon soufflait, allait de là, de ci,  
Et le chapeau de rire en disant : "Pauvre ami,  
Ton sort doit te causer du chagrin, du souci,  
Ma situation est bien plus digne d'envie ;  
On t'enfle, on t'aplatit et tu te laisses faire,  
Sans cesse on te maltraite et tu chantes pour  
[plaire.

Tout au contraire, moi, je reste droit et fier,  
Personne ne m'enjoint de parler ou me taire.  
Je suis indépendant, toi tu n'es qu'un esclave !"  
L'accordéon sourit et dit : "Ah ! tu me braves !  
Tu fais le fanfaron, eh bien ! attends, mon brave."  
Jusqu'à là les morceaux étaient dans un ton grave ;  
Mais, changeant tout d'un coup de ton et de ma-  
[nière,

L'accordéon se mit à lancer dans les airs



Des sons hauts et criards faisant vibrer les verres,  
Des accords faux, des couacs, des grincements  
[amers.

Alors on entendit jurons et cris de rage  
Venant des habitants de tout le voisinage ;  
Et brusquement lancé du troisième étage,  
Un pot de fleurs s'abat avec un grand tapage  
Sur le fier chapeau haut, le voilà bosselé,  
Formant accordéon, déformé, cabossé.  
L'accordéon, riant de son air courroucé,  
Se ressaisit alors et, s'étant redressé,  
Se met à chanter clair un bel air cadencé  
Qui fit pleuvoir les sous autour du vieux mendiant.  
"Dis-moi, mon bel ami, s'écria l'instrument,  
Ton sort est-il meilleur que le mien à présent,  
Te voilà comme moi, tout plié, mais pleurant,  
Et dans ce triste état, que vaud-tu maintenant ?  
Crois-moi ! celui qui n'a que fierté, que raideur,  
Qui ne sait se plier à l'utile labeur,  
Conserve rarement son bonheur dans la vie,  
Et sa situation n'est pas digne d'envie."

**BIBLIOGRAPHIE**

Nous accusons réception d'une gentille brochure intitulée "Le progrès de la société contemporaine", par M. J. Alfred Dorais, étudiant en loi. C'est le texte d'une conférence prononcée à l'Union Catholique, et qui, dans le temps, avait valu à l'auteur de légitimes félicitations.

**ILLUSIONS DE LA VIE**



Vanitas, vanitatum, tout n'est que vanité.

**Veillez découper le bulletin suivant après l'avoir rempli, et nous le renvoyer avec une piastre, et vous recevrez l'ALBUM UNIVERSEL pendant quatre mois.**

**BULLETIN D'ABONNEMENT**

**Veillez m'envoyer l'ALBUM UNIVERSEL pour quatre mois. Vous trouverez une piastre dans cette lettre. Et adressez-moi le journal, comme suit :**

**NOM**.....

**ADRESSE**.....

Petite Revue Illustrée

PAR ZOZO

Me voici donc fatalement entraîné vers la critique d'art ! Ce n'était pas assez de m'imposer la portraiture de Ben Taoux, voilà que la direction de l'«Album Universel» me condamne à vous entretenir, par prose et images, de la première de Véronica, interprétée lundi dernier au Théâtre des Nouveautés.

D'abord, je n'y étais pas. Comment voudriez-vous que j'y fusse ? puisque, portant la date du samedi, l'«Album Universel» est mis au monde le lundi précédent. C'est-à-dire que, dans ce numéro daté du 7 février, mais imprimé le 31 janvier, et offert en vente le 2 février au matin, il me faut vous parler d'une affaire arrivée le 2 février au soir. Mais je vous avoue ces choses d'ordre purement intime sous le sceau de la confiance, à l'oreille, du petit bout de la plume, sans vous chatouiller. C'est la direction qui l'ordonne. Il me faut bien m'exécuter. Aussi, devrez-vous me pardonner les généralités dans lesquelles il me faudra bien me débattre du mieux que je pourrai. Je laisse, d'ailleurs, aux esprits posés qui ont charge de la tribune artistique de nos quotidiens le soin de juger des

ment dans un fauteuil de balcon, ni trop en arrière ni trop en avant — in medio stat virtus — étant l'un des premiers arrivés. Les couloirs débordent. On entre. C'est un public à part que celui des premières. Je le crois. De grosses dames aux toilettes chatoyantes remplissent l'allée de leur corpulence, accompagnées de maris maigres, soucieux, ennuyés. Puis, de jeunes filles belles mais pâles, aux robes vaporeuses, passant comme une brise de parfums. Un frou-frou général, entremêlé des coups de talon précipités du placier, accompagne l'orchestre en sourdine.

Les loges se garnissent.  
Le rideau se lève.

IER ACTE.

Bourdonnement général avec petites quintes de toux obligato. De mon poste d'observation, tout ce que je vois, c'est une culture phénoménale de pimblina, de cerises de France plutôt jaunes, que sais-je ? entrelacés de plumes d'antruche. Au même plan, scintillement de métaux prismatiques par ci par là. C'est rien autre qu'un chapeau féminin.

Madame Citrouillard, (la propriétaire au couvre-chef, femme d'un commerçant de peaux de lapins, faisant osciller la balance à 262 livres) : J'étouffe de chaleur ! Si j'avais su, nous aurions été à la Mascarade. C'est bien plus drôle.

Monsieur Citrouillard. — Que veux-tu, chérie, faut bien se sacrifier de temps à autre pour les clients !

Mademoiselle Anastasie (pincée, mais jolie, de l'or aux dents et... sur le nez, aux lorgnons) : Moi, j'aurais mieux aimé la mascarade. Il y fait moins chaud. D'ailleurs, si vous devez attendre des remerciements de monsieur Fréchette...

De bruyants applaudissements viennent couvrir le caquetage et m'empêchent d'entendre. On m'apprend que c'est Véronica qui vient de faire son entrée.

Madame Citrouillard. — En voilà une déhanchée ! Et puis, regardez la sorte de robe qu'elle porte.



Les critiques d'une première

Melle Anas. — Maman, crois-tu que c'est de la poésie tout du long qu'on nous débite ?

Mme Cit. — Ca m'a l'air à rimer passablement.

M. Cit. — Quelle tête que ce Fréchette !

AUTRE MONSIEUR. — De grâce, mesdames, ayez la gentillesse de parler moins fort.

Le rideau retombe.

M. Cit. ressort.

Je le suis.

DANS LES COULOIRS :

1er critique. — C'est beau, palpitant, mais...

2ème critique. — Ca manque de feu (tenant une cigarette).

3ème critique. — Tiens, allume. Public nombreux et choisi.

1er critique. — Mais le vers est lourd.

2ème critique. — ...rare.

M. Cit. — Allons en prendre un.

(Ils sortent par la porte de devant).

III ACTE.

Madame Latulippe (en loge). — Vous comprenez, madame Bodillot, nous ne pouvions manquer cette première. C'est exquis, délicieux, enfin, extra, n'est-ce pas ?

Madame Bodillot (vrai portrait de madame Humbert). — Et quelle société ? Tout Montréal chic est à nos pieds, à ceux de Véronica, à ceux de Fréchette. Mais, où est donc madame Ramollard ?

Madame Latulippe. — Vous comprenez, son mari se serait bien gardé d'assister à cet hommage rendu au poète national. C'est petit parent avec Chapman.

Madame Bodillot. — Vous m'en direz tant ! (Véronica s'évanouit.)

DANS LES COULOIRS :

2ème critique. — Mais, enfin, que diras-tu dans ta chronique, demain ?

1er critique. — Oh ! tu sais, elle est déjà toute prête. Acclamations frénétiques, ovations spontanées, Laurier, eite intellectuelle, auditoire d'experts, fleurs, génie, gloire nationale !

TOUS. — C'est entendu !

2ème critique. — Ca manque de feu (tenant une cigarette) ?

3ème critique. — Mais, c'est que tu nous ennues avec ton feu. Va en demander à Véronica !

IV ACTE.

Madame Citrouillard. — J'étouffe de chaleur. Véronica (avec des larmes dans la voix). — Il me faut sa tête !

V ACTE.

Madame Latulippe. — C'est charmant, d'extra... (Le rideau tombe pour la dernière fois.)

CONCLUSION.

Et voilà tout ce que j'ai pu recueillir à cette première de Véronica, qui marquera l'histoire de nos lettres canadiennes d'une pierre blanche.

Mais, vous comprenez, je n'y étais pas ! Comment voudriez-vous que j'y fusse ? puisque... (da capo).

ZOZO.



Les couloirs débordent.—On entre.

qualités littéraires de la nouvelle oeuvre canadienne, si enthousiastement accueillie. Il m'est aussi impossible de m'étendre bien longuement sur les mérites respectifs des interprètes du chef-d'oeuvre.

His positis, ou plutôt, pour parler en canayen ordinaire, ceci bien compris, je commence mon rapport sans même savoir où il me mènera.

\* \* \*

Primo, je me recueille longuement, pour me transporter au théâtre de la rue Sainte-Catherine sans qu'il m'en coûte un sou. Puis, en ma qualité d'auditeur par anticipation, je m'assois commodé-



Les loges se garnissent

Monsieur Citrouillard (confus de ces constatations un peu trop bruyantes). — Mais, chérie, c'est que ça se passe, paraît-il, dans l'ancien temps, "en" Florence. Faut toujours bien respecter les coutumes.

Mademoiselle Anasthasie étérnue nerveusement à l'étouffé.

Mon voisin de droite (bégayant), s'adresse à M. C.)—Dites donc, mo-o-o-sieu, madame ne-e-e-e pourrait pas, ne pour.pour.pour..telle pas ôter son, ôter son, ôer son,-on-on-cha-a-peau. On n'y voit rien.

Quelques grognements.

(Il sort par la porte du fond... de la salle.)

M. Citrouillard disparaît pour cinq minutes.

II ACTE.

Mademoiselle Anasthasie. — Que peut bien faire papa ?

Madame Citrouillard (à son mari qui rentre, l'oeil en feu, les lèvres humectées, aux commissures). — Et voilà comment tu te venges du polisson qui nous a nsultées !



L'autre monsieur dont il est question

## LETTRE D'EUROPE

Du correspondant spécial de "l'Album Universel," M. Léon Zor

Paris, 23 janvier, 1902.

Ci-contre les deux photographies les plus typiques reçues à Paris de ce "durbar" de Delhi, tenu à l'occasion de la proclamation d'Edouard VII comme empereur de l'Inde. Lord et Lady Curson ont été photographiés sur leur monture commune, qui n'était autre qu'un éléphant de taille colossale.

Au bas de la gravure centrale, quelque chose comme une assemblée publique. C'est une répétition de l'orphéon organisé spécialement à Delhi pour les fêtes du durbar. Il se composait des fanfares réunies des trente-quatre régiments que le gouvernement anglais, tient en garnison dans l'Inde.

\* \* \*

Le gouvernement français vient de s'entendre avec les gouvernements de Belgique, d'Allemagne, de Suisse, d'Espagne et d'Italie, pour mettre fin, des deux côtés de la frontière, à cette contrebande particulière qui s'exerce à l'aide de chiens dressés spécialement pour cet objet. Ci-joint la photographie de ce contrebandier à quatre pattes, qui est pour son maître à la fois un fraudeur émérite et un véhicule d'une sûreté et d'une rapidité impeccables. Le contrebandier vient-il à se trouver face à face avec les douaniers, vite il accroche à sa ceinture la laisse du chien qui l'accompagne, et tous deux partent au triple galop. Le fuyard n'a plus qu'à se laisser emporter par le chien, en faisant de larges enjambées. Il est bon de dire que le douanier en fait autant, et c'est alors une course folle à travers la plaine, dans laquelle hommes et bêtes rivalisent de zèle et d'astuce. Parfois, le contrebandier atteint ainsi la frontière. Il est sauvé, car le douanier n'a pas le droit de la franchir.

Le chien du contrebandier ne sert pas seulement d'entraîneur : il fait lui-même la fraude pour laquelle on l'a soigneusement dressé. Pour cela, il est "blatté", c'est-à-dire garni d'une carapace de tabac ou de cigares. Tantôt les chiens blattés sont rassemblés en meutes d'une douzaine, sous la conduite d'un fraudeur. Tantôt ils sont abandonnés à eux-mêmes, et c'est sans guide aucun qu'ils passent la frontière et rejoignent l'entrepôt où ils seront déchargés de leurs marchandises.

S'il est un contrebandier à qui puisse aller la pitié, c'est bien à ce contrebandier à quatre pattes, ce fraudeur malgré lui qu'est le chien. Quels supplices représente son dressage ! Et peut-on mettre l'héroïsme au service d'une plus mauvaise cause ? Le système employé par les contrebandiers pour dresser les malheureuses bêtes consiste à les assommer de coups, une fois qu'ils sont blattés, pour les convaincre de fuir et de regagner au plus tôt leur logis. Parfois même le fraudeur revêtira pour cette éducation cruelle un vieux costume de douanier, qui désormais deviendra pour le chien l'ennemi qu'il évitera à tout prix. Mais il arrivera, hélas ! un jour où, après de multiples passages heureux, la pauvre bête se fera prendre par le douanier, qui lancera sur elle ses robustes molosses ou l'atteindra d'une balle. Le dévouement du chien contrebandier à son maître est sans bornes, et l'on raconte encore sur la frontière l'histoire du chien, blessé seulement par la balle du douanier, qui se traîna sur ses trois pattes jusqu'au logis de son maître pour y mourir. Donnons une larme à ce complice inconscient et malheureux de la fraude.

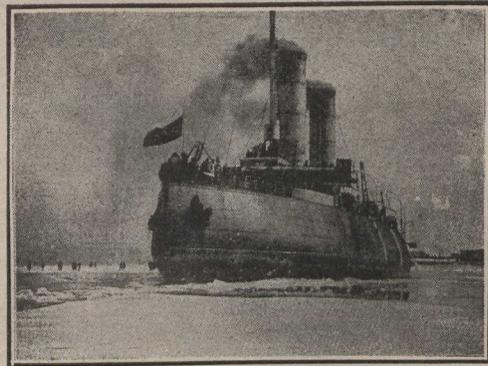


L'"Ermack" doit être connu chez vous, mais, peut-être, pour ne pas dire probablement, gagnerez-vous à le connaître davantage pour tenir ouverts à la navigation maritime vos ports de mer, qui doivent être comme ceux de Russie, bloqués par les glaces l'hiver.

L'"Ermack", à seule fin d'éprouver sa résistance, a attaqué, l'automne dernier, la formidable banquise du Spitzberg septentrional.

Représentez-vous une muraille épaisse d'une cinquantaine de pieds, et même davantage, et vous vous rendrez compte de la résistance de l'obstacle que l'"Ermack" tente de renverser.

Ses premières glaces dépassées, commence une lutte épique. Tantôt le vapeur fonce à toute vitesse ; tantôt, s'appuyant contre un champ de glace, il le repousse devant lui, et l'écrase contre ses voisins. Sous l'assaut, la banquise se tord en convulsions. N'importe ! l'"Ermack" avance toujours, lentement, très lentement même : sa vitesse



ces entrefaites, dans un choc plus terrible que les autres, un glaçon dur comme un roc défonce une plaque d'acier de la coque ; immédiatement, une



ne dépasse guère trois milles à l'heure, à travers cet amoncellement ; c'est comme s'il s'ouvrait un passage dans l'épaisseur d'une maçonnerie. Sur

voie d'eau se déclare. En pareille occurrence tout autre navire eût rapidement sombré ; à bord de l'"Ermack", l'accident fut un simple incident. Un compartiment fut rempli d'eau, voilà tout. Après deux jours de travail, le trou était bouché, la cellule vidée, et le bâtiment reprenait sa marche.

Une autre fois, les glaces devinrent à leur tour assaillantes ; sous la poussée des vents et du courant, elles vinrent battre furieusement l'"Ermack", mais leurs attaques demeurèrent vaines, les blocs s'écrasaient contre la coque sans pouvoir l'entamer. L'"Ermack" parcourut 130 milles. Après une telle victoire, le succès définitif ne semble plus dépendre que d'une question de ravitaillement. En effet, un pareil monstre consume par jour une quantité considérable de charbon. Et il y a loin du Spitzberg au Pôle !



# L'HON. P. A. CHOQUETTE

L'HOMME DU JOUR DANS LE MONDE POLITIQUE

La rumeur publique veut qu'à brève échéance l'Hon. jugé P. A. Choquette, de la Cour Supérieure, abandonne la magistrature pour se remettre dans la politique active. On doit bien penser que ça ne doit pas être pour le simple plaisir de ratifier de son vote en Chambre la politique ministérielle formulée par les membres du cabinet, mais plutôt pour élaborer cette politique avec eux et lui-même la formuler, à l'occasion, comme chef d'un département quelconque.

Ce n'est un secret pour personne que monsieur Choquette, dès les élections de 1896, était désigné comme un futur collègue de Sir Wilfrid Laurier. L'aide efficace qu'il donna à son chef par sa parole entraînée, et le service signalé qu'il lui rendit en fondant à Montréal, en collaboration avec l'Hon. M. Brodeur, le vaillant organe politique que fut "Le Soir", lui constituèrent des titres additionnels à la reconnaissance de son parti. Aussi, nul doute qu'il fût devenu assez promptement ministre si, pour des raisons que nous n'avons pas à apprécier ici, il n'eût consenti à accepter cette position de juge, à laquelle il fait le plus grand honneur.

Avant son élévation à la magistrature, monsieur Choquette était un avocat de distinction au barreau de Québec; au "Soir", à Montréal, il se révéla journaliste de première force. Dans l'une comme dans l'autre position, assez peu faites d'elles-mêmes pour initier un homme aux secrets du commerce, de l'industrie et de la finance, il étonna plus d'une fois les gens par l'extrême facilité avec laquelle il traitait les questions commerciales, industrielles ou financières. C'est que sous le profond légiste qu'il est par l'étude, sous le journaliste primesautier qu'il fut par intuition, Monsieur Choquette cachait le commis voyageur endiablé qu'il fut par enthousiasme plutôt que par nécessité, avant d'être avocat et journaliste.

Ce serait pour nous trop peu de révéler au public cette particularité assez peu connue de l'ancien député de Montmagny, si nous ne profitions de l'occasion pour lui révéler en même temps l'importance qu'en certains pays on attache, pour le développement de l'intelligence des affaires, cette carrière de commis voyageur qu'on blague volontiers, probablement parce qu'en toute occasion on trouve à qui parler.

"Balzac l'a marqué de sa griffe incomparable, cet homme jovial, aimable, souriant, gouailleur, rigoleur et blagueur qu'on appelle le commis-voyageur. Personnage inconnu d'Athènes et de Rome, dit-on, mais qui n'en est pas moins une des plus curieuses figures créées par les mœurs de l'époque actuelle. L'auteur de la "Comédie Humaine", à qui ce type devait plaire, l'a tourné et retourné, palpé et ausculté avec sa minutie ordinaire, dans le Gaudissart que vous connaissez bien.

"De la gaudisserie? Il en saturait l'article le Paris aussi bien que les assurances de capitaux, et ne la ménageait pas plus à l'organe politique, le "Mouvement", qu'il était chargé de propager dans les masses, qu'à la chapellerie parisienne, dont il était le représentant le mieux coiffé. Voyageant en outre pour le "Journal" et la doctrine de ses préférences, c'est par la gaudisserie ménagée avec tact qu'il arrivait au cœur des néophytes, qu'il cueillait des abonnements. C'est par la gaudisserie également qu'il prouvait aux hommes

bien s'appeler, n'en déplaise à l'ombre de Conte, la philosophie positive."

Tel était le commis voyageur que Balzac a si bien connu et dépeint, le grand homme en faveur de qui il a tiré un brillant feu d'artifice, dont il a redit les hauts faits et risqué l'apothéose. Bien que le commis voyageur d'aujourd'hui ait beaucoup perdu de son originalité, un observateur expérimenté peut encore le reconnaître à ses allures, au ton avantageux qu'il sait prendre, à sa loquacité intarissable, à son aplomb et à une foule d'autres choses encore. Il est toujours un peu comme autrefois, la terreur des tables d'hôte de province, mais plus encore est-il le zéléteur ou mieux le chauffeur du mouvement commercial.

Que serait le commerce en dehors des grands centres, s'il n'était servi, activé, intensifié, par les commis-voyageurs, dans la concurrence qu'ils se font les uns aux autres, pour leurs maisons respectives?

Leur rôle, à cet égard, est encore plus considérable au Canada qu'il ne l'est en Europe, puisqu'il combine ici en une seule et même personne les trois catégories de voyageurs de commerce que l'on distingue là-bas : 1o le voyageur en titre ; 2o le voyageur à la commission ou à la carte ; 3o le voyageur en titre et à la commission tout à la fois.

Le commis-voyageur en titre est attaché à un patron qui lui trace d'avance son itinéraire et lui interdit toute occupation étrangère. Il lui est alloué des appointements fixes, et il lui est en outre attribué pour ses tournées un maximum de dépenses qui varie suivant l'importance de ses opérations. Le commis-voyageur à la carte ou à la commission ne reçoit ni appointements fixes ni indemnité de route. Maître absolu d'aller où bon lui semble, il n'est inféodé à aucune maison, et se contente d'une commission sur les affaires qu'il traite. Quant au commis-voyageur en titre autorisé par son patron à joindre une ou deux cartes étrangères à sa carte officielle, il tend à disparaître, à cause des inconvénients qui résultent de ce cumul de fonctions, très souvent nuisibles les unes aux autres.

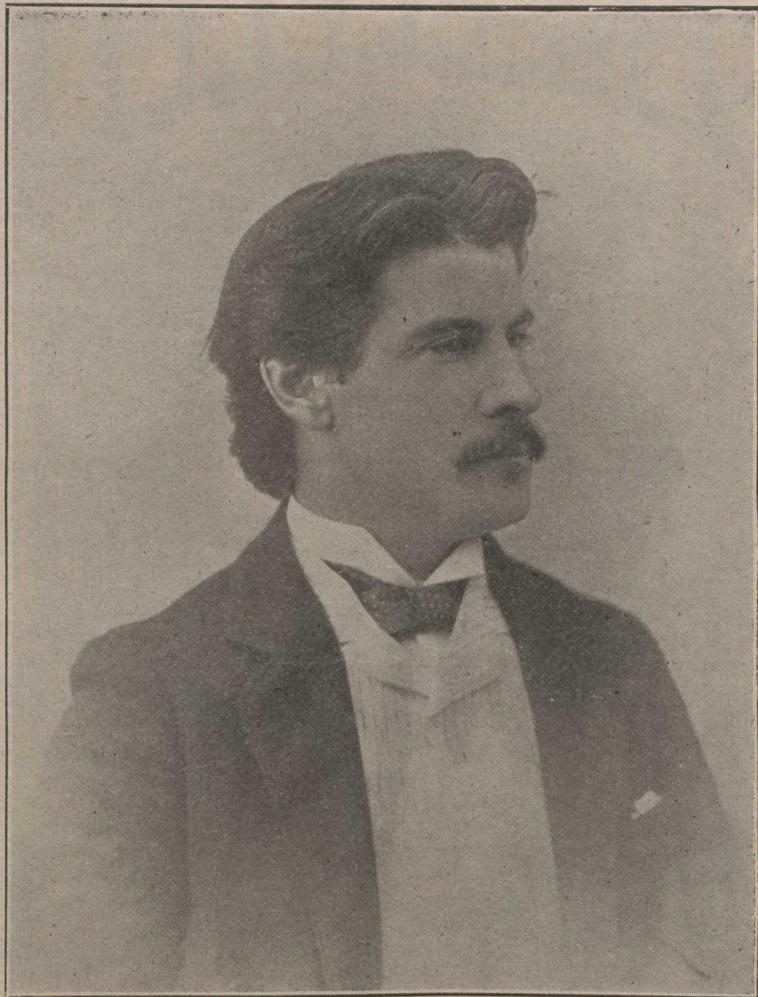
Au Canada comme en Europe, ce sont les voyageurs qui, de tous les commis, arrivent le plus vite à se mettre en affaires, à leur propre compte, et ce sont eux aussi qui fournissent plus tard au commerce les hommes les mieux posés.

Notre intention, en ces quelques notes, n'était que de révéler le secret du talent oratoire de monsieur Choquette; nous aurons peut-être, du même coup, donné par anticipation le secret de la haute fortune politique qui lui semble réservée pour l'avenir.

\* \* \*

M. Philippe-Auguste Choquette, nous dit le Dictionnaire des Contemporains, naquit à Béloeil, le 6 janvier 1854, fit ses classes au collège de St Hyacinthe, son droit à l'Université Laval, et fut admis au barreau en 1880. Simple étudiant, il s'occupait déjà de politique et fut remarqué par l'Hon. monsieur Mercier, qui se l'attacha comme secrétaire privé. En 1883, il fonda "La Sentinelle", de Montmagny, et "Le Soir", de Montréal en 1896.

L'ANNALISTE.



L'HON. PHILIPPE AUGUSTE CHOQUETTE

mûrs que la presse, vue sous le rapport politique, est une institution; que le temps était venu, en s'abonnant à tel ou tel journal particulier, organe de la doctrine, d'obtenir par une coordination rationnelle de l'ordre social, le triomphe de la grande pensée libérale.

"La philosophie gaudissarde se déployait à tout propos dans une rubannerie de phrases qui, du moins, venaient toutes se nouer à un même but, car — Gaudissart avait un but, ce que n'ont pas toujours les philosophes qui ne sont pas de la partie. Ce but était clair, net, précis en son esprit; l'article Paris, l'article journal, l'article chapeaux, l'article politique, le criticisme, les bonnets de coton, les assurances et les châles Ternaux! On le voit, la philosophie gaudissarde eut pu tout aussi

## Les Halles Centrales de Paris

Chronique scientifique de quelque actualité



Les pavillons de la Halle

Au moment où l'on parle à Montréal de faire disparaître le marché St Laurent pour, vraisemblablement, le rebâtir quelque part, il n'est pas sans quelque intérêt de savoir comment sont organisés les marchés de Paris.

L'approvisionnement des habitants de Paris se fait de trois façons différentes : d'abord, au moyen des marchés alimentaires, établis dans tous les quartiers de la capitale comme autant de réservoirs ; en second lieu, par les boutiquiers, et, finalement, grâce aux marchands des rues. Je ne parle pas des détaillantes

sans faculté de stationnement ; les marchands ne doivent jamais s'arrêter devant ou même à proximité de la boutique d'un commerçant vendeur de produits alimentaires ; ils doivent suivre dans leur tournée un itinéraire fixé d'avance, ne pas sortir d'une zone déterminée et ne point s'approcher des marchés dans un rayon de cent verges.

Toutefois, pour faciliter l'approvisionnement de quelques quartiers, on les a depuis longtemps autorisés à ranger, durant la matinée, leurs petites voitures le long de certaines grandes voies.

Au début, ces véritables marchés en plein vent soulevèrent de la part des boutiquiers une tempête de réclamations. De violentes pétitions furent remises à la préfecture, déclarant que c'était vouloir propager la ruine des patentés au profit de vagabonds...

cinq à six mille. Quant à celui des gens en instance pour obtenir à la préfecture une "médaille des quatre saisons", il est plus que double.

La plupart ne sont point propriétaires de la voiture qu'ils traînent par les rues. La location et le remisage, en effet, coûtent seulement douze francs par mois, prix peu excessif, quand on songe que les remises sont au centre de la ville et que les gardiens propriétaires répondent des marchandises qui leur sont confiées.

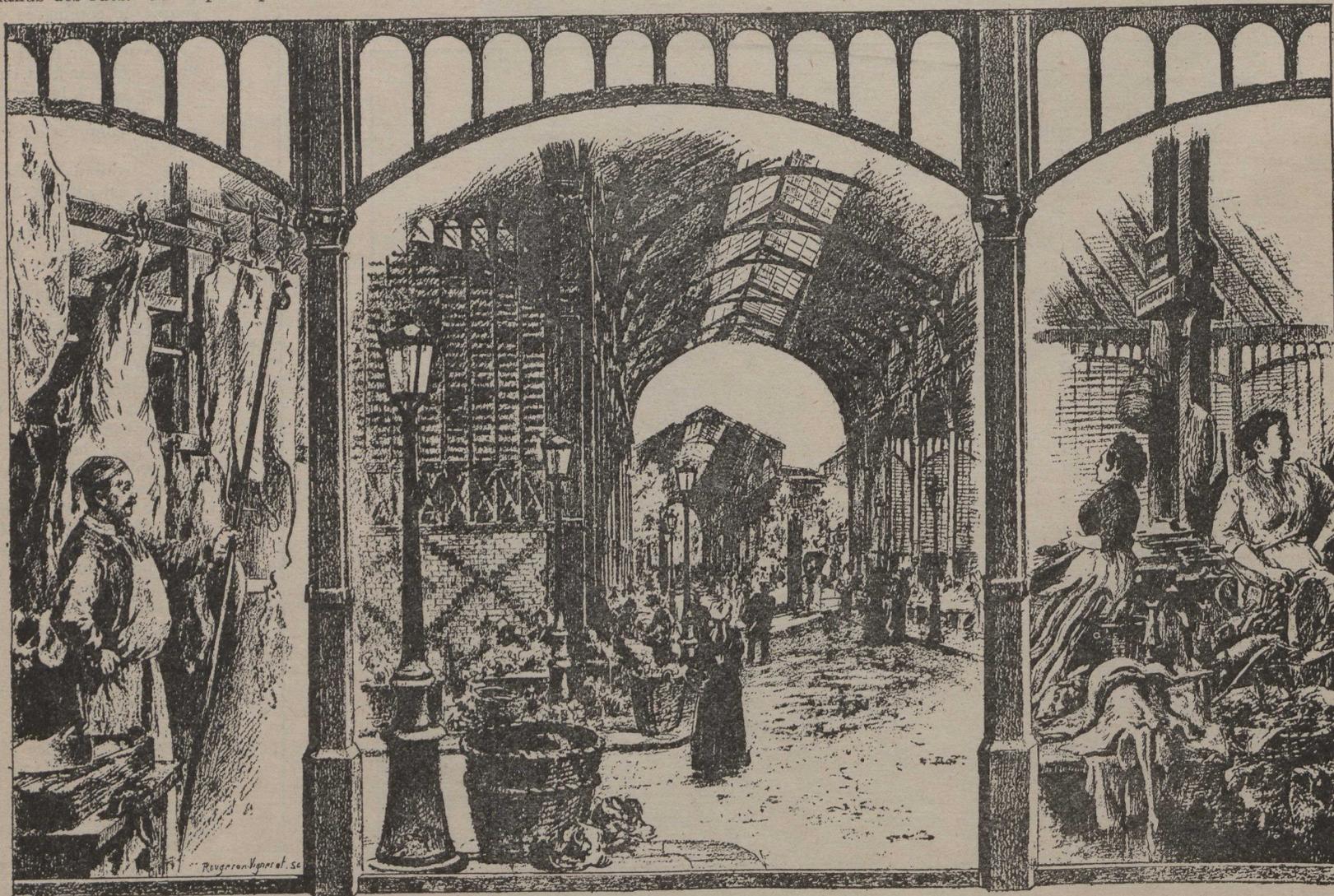
\* \* \*

Les Halles reposent. Ses vertèbres immenses ne frémissent plus des mille cris, des mille pas. Sur le carreau veuf de sa végétation, les omnibus et les fiacres roulent pesamment. C'est la monotonie de l'après-midi. Derrière leurs éventaires, les dames détaillantes somnoient ou causent à voix perdue... Le long des murs, tapis au soleil, des bandes de pseudo-porteurs réchauffent leurs corps vêtus sommairement...

En vérité, le passant peut se dire avec un étonnement mêlé de stupeur :

—Mais j'avais lu que les Halles étaient une fourmilière, un chaos titanesque...

—C'est exact, mon très bon, mais entre minuit et 7 heures du matin, moment où tu dormais bé-



Vue d'ensemble des Halles Centrales de Paris

ou "dames de la Halle" (saluez !) qui occupent des fragments importants des pavillons des Halles centrales. Les unes tiennent le légume, les autres le poisson. Elles ont toujours les formes opulentes et la langue bien pendue... ; mais le progrès — comme partout — a mis chez elles son empreinte, et l'on n'entend plus souvent de ces... discussions extravagantes dont Vadé et, plus tard, Henri Monnier se sont faits les échos fantaisistes.

Les marchés parisiens, sans nul doute très utiles, sont au nombre d'une cinquantaine, sur lesquels trente seulement appartiennent à la ville. Les marchands des quatre saisons, eux, sont indispensables, car ils servent à contrebalancer les exigences des boutiquiers et à tempérer le prix des denrées.

Certes, il est naturel que les marchands payant patente puissent exercer fructueusement leur commerce, mais il faut aussi que l'intérêt du consommateur soit sauvegardé, quand il n'a pas la facilité d'aller au marché.

Le "marché ambulante", du reste, fut créé dans ce but. En principe, il doit n'être qu'ambulante,

D'autre part, les commerçants des rues en question, voyant le flot des ménagères et des ouvriers passer là de préférence, en eurent un surcroît de clients et supplièrent le préfet de confirmer l'autorisation.

Pour contenter les uns et les autres, celui-ci restreignit donc les heures du stationnement à midi, sous peine de procès-verbal...

Aujourd'hui, la chose est entrée dans les moeurs parisiennes, et certaines voies, comme la rue Saint-Denis, sont devenues de ce chef des centres importants d'approvisionnement.

Ohé ! les pêches ! Ohé ! les pommes !  
Les asperges à dix sous la botte !...

Javotte, la bonne femme, s'en va de place en place, traînant son petit pécule. La vie est dure. Qu'il pleuve, qu'il neige, qu'il vente, elle est toujours par là, heureuse quand un client généreux lui emporte pour huit ou douze sous de marchandises.

Le nombre de ces petits vendeurs est d'environ

un matin de mai finissant, à l'époque où toutes les verdure et toutes les sèves explosent dans une orgie de nourriture, et laisse-toi suivre le courant, entre les pyramides de choux et les melons odorants..

\* \* \*

Donc, sur le coup de minuit, comme dans un conte de fées, les Halles commencent à s'animer. Aux alentours tout s'éclaire. Les réverbères à brûleurs s'allument. Les boutiques des commissionnaires en fruits s'ouvrent et les débits de vins se remplissent.

Constatons que ces bâtiments sont construits tout en fer et que, de ce chef, ils sont tout ce qu'il y a de plus hygiénique. Ils comprennent une superficie de 84,000 verges carrées.



Un coin de la triperie

Les premières voitures de maraîchers arrivent vers 11 heures du soir, les cultivateurs se hâtent, en été surtout, pour être assurés d'une bonne place. Ils se rendent tout d'abord à de petites guérites installées chaque soir sur la chaussée pour les agents de perception de la ville; ils se munissent d'un bulletin de stationnement, constatant qu'ils ont versé autant de fois 6 sous qu'ils ont estimé avoir besoin de verges carrées pour y placer leurs marchandises.

Passé minuit, toutes les voies qui rayonnent aux alentours sont immobilisées et forment ce que l'on appelle le "carreau", divisé lui-même en petits marchés, affectés chacun à une sorte de fruits ou de légumes.

Ceux-ci sont apportés par trois catégories bien distinctes d'approvisionneurs. La plus nombreuse et la plus importante est celle des cultivateurs habitant les environs de Paris. C'est d'eux que viennent les asperges d'Argenteuil, les pois de Clamart, les fraises de la vallée de Joyeuse ou de Monthéry, la pêche dite de Montreuil, l'artichaut de la plaine Saint-Denis, le chou-fleur de Chambourcy, près Poissy, le raisin de Thomery, etc.

Tous ces produits sont amenés directement par leurs propriétaires sur le carreau des Halles, où ils sont revendus sans intermédiaires.

À côté d'eux, se placent les "revendeurs", qui servent d'intermédiaires entre les contrées plus éloignées et le consommateur. Ces revendeurs, bien que prélevant un bénéfice sur la vente des produits, n'en sont pas moins très utiles, car ils entretiennent l'abondance des arrivages. S'ils n'existaient pas, si les maraîchers ne trouvaient pas auprès d'eux la facilité de se défaire de leur récolte sans être obligés d'accomplir un long trajet pour la porter aux Halles, beaucoup, très probablement pour la porter aux Halles, beaucoup, très probable-

Le revendeur est un véritable régulateur de l'alimentation parisienne. Est-il marchand de fruits, il achète sur arbre, fait cueillir lui-même, emballe avec soin dans des paniers à lui et expédie sur Paris. Combien de gens ne pourraient ou ne voudraient s'en donner le souci et laisseraient le fruit se perdre plutôt que de se procurer le matériel nécessaire pour l'expédier à leurs risques et périls!

S'occupe-t-il d'asperges, il s'établit dans un village, reçoit la récolte journalière de tous les cultivateurs. L'un lui apporte une livre, un autre une livre ou trois de marchandise. Il les fait bottelet et les amène au carreau.

Quant au marchand de choux, de salades ou autres légumes, il attend la maturité de la récolte et l'envoi par voitures complètes. Pour les pommes de terre, il opère sur une plus vaste échelle encore, et c'est par centaines de wagons qu'il fait ses achats en province et à l'étranger.

Il ne faut pas confondre en conséquence les revendeurs avec les "regrattiers", qui sont la plaie du marché, inutiles autant que coûteux. On les appelle couramment "jardiniers en chambres", car, tout en vendant chaque matin des morceaux de légumes, ils n'amènent jamais par eux-mêmes la plus petite salade. Leur intervention n'a d'autre effet que de hausser les prix, bénéfice plutôt rétrograde.

Le jardinier-maraîcheur des banlieues est le troisième approvisionneur du carreau des Halles. C'est la bête noire du producteur du Midi, auquel il fait une concurrence sérieuse en cultivant "par force" les primeurs, à l'aide de fumier chaud, d'eau copieuse et de châssis ou cloches de verre.

Les gros légumes arrivent généralement les premiers et sont rapidement déposés dans la rue Baltard, qui sépare les deux corps de pavillons des Halles. Les cultivateurs qui les apportent dans de grands tombereaux sont en même temps, pour la plupart, des "boueux", c'est-à-dire qu'ils ont un traité passé avec les adjudicataires chargés de l'enlèvement des ordures de Paris. Celles-ci sont transformées en engrais.

Tandis que les boueux, une fois leur déchargement opéré, gagnent les divers points de Paris qu'ils ont à parcourir, d'autres charrettes arrivent sur le carreau. Elles déversent les sacs de pois et de haricots dans la rue des Halles, les pommes de terre dans la rue Pierre-Lescot, les fruits et les légumes de saison dans la rue de Rambuteau, le cresson, les melons, les artichauts, en face de l'église Saint-Eustache...

Des lieux de stationnement sont fixés aux voitures vides, à des points différents, suivant qu'elles ont servi à apporter des marchandises ou bien qu'elles vont en emporter. On en compte toutes les nuits de trois à cinq mille, selon les saisons. Annuellement, leur nombre est estimé à un million trois cent mille ou un million cinq cent mille,

entre dans lequel voitures attelées et voitures à bras figurent chacune à peu près pour moitié...

Ces véhicules payent un droit fixe de 10 sous pour un attelage et de 5 sous pour une charrette à bras. Ces droits, perçus par un régisseur, rapportent à la ville une somme d'environ \$160,000 par an. Voitures et charrettes sont placées sous la surveillance des gardiens: vendeurs ou acheteurs peuvent en toute confiance vaquer à leurs affaires.

La vente se fait à l'amiable sur le carreau.

Une seule vente à la criée a lieu pour les champignons et pour les paniers de cresson, sortes de grandes hottes en osier, dans lesquelles on place les bottes de façon à ménager un vide au milieu pour empêcher le cresson de s'échauffer. Un coup de cloche annonce cette vente, le matin, à 5 heures. Avant qu'elle soit commencée, les intéressés ont déjà reconnu la qualité de la marchandise en faisant glisser dans la cavité laissée par les bottes une petite lanterne retenue par une ficelle. Cette vente à la criée marque le grand moment de l'animation pour le carreau des Halles. La cohue parfois est indescriptible: elle déconcerte le flâneur, venu curieusement pour contempler ce spectacle; il se trouve étonné de trouver un tel mouvement d'hommes et d'affaires sur un espace relativement aussi restreint.

L'étendue du carreau n'est point fixe; elle varie suivant les saisons. Au mois de juin, par exemple, elle devient énorme, quand arrive le moment des fraises.

Les paniers de fraises ne peuvent se superposer: il faut les placer à terre, les uns à côté des autres. A certains jours, on en compterait ainsi plusieurs milliers... La rue Montorgueil presque en entier et la rue Turbigo jusqu'au boulevard Sébastopol, ne semblent plus être que deux longs rubans rouges...

En toute saison, on trouve auprès des pavillons situés entre la rue Coquillière et la rue Rambuteau, en face de l'église, les marchandes en gros et en détail d'ail, d'échalottes, de laurier, de mouron, de citrons et de champignons. Sur la chaussée, se tient, en été, dans les voitures mêmes, la vente des herbes et des artichauts, et en hiver, celle des carottes, navets et chicorées...

Un peu plus loin, sur le trottoir et les deux tiers de la chaussée, s'opère la vente des asperges, des fruits à pépins ou noyaux; le long du pavillon de la marée, on trouve les figues d'Argenteuil et les noix vertes, puis, aux mois de janvier et février, les choux-fleurs hâtifs de la Bretagne ou d'Angers.

Enfin, le long du dernier pavillon en bordure sur la rue de Rambuteau, on rencontre toute l'année les choux de Bruxelles, barbes de capucin, fruits divers...

La rue Pierre-Lescot est consacrée tout entière à la vente en gros des pommes de terre, de même que la rue Berger est réservée à celle des poireaux, navets et carottes, sauf une étendue de cent cinquante verges, occupée par les marchands d'huîtres.

La rue Baltard, qui sépare les deux corps de pavillons des Halles, forme un grand centre d'approvisionnement. On y vend surtout les gros légumes provenant d'Aubervilliers, du Bourget...

Près de la rue des Halles, on perçoit, à certains jours de la semaine, de vagues senteurs de pharmacie et de droguerie révélant l'existence du marché des plantes médicinales, installé, le mercredi et le samedi, dans les rues de la Lingerie et de la Poterie. Ce commerce, qui sert à approvisionner les herboristes, les distillateurs, est l'objet d'une étroite surveillance, dont le but est d'empêcher la vente de certaines herbacées d'un usage criminel dans les officines douteuses.

C'est aux Halles également que les fleuristes de Paris viennent chercher leur approvisionnement. On n'y vend que des fleurs coupées; les plantes en pots ne peuvent être apportées qu'au marché de la Cité. Les fleurs sont abritées sous la voie couverte des pavillons et forment un coin unique en son genre, où abondent, pendant tout l'hiver, non seulement les camélias vendus en boîtes par douzaines, mais les bottes de roses les plus belles et les lilas les plus odorants...

Au printemps, il y a là une vraie débauche de parfums et de couleurs... Les marguerites, les jacinthes, les oeillets débordent leurs fines membrures entre les paniers de marée aux relents robustes et les fruits aux robes foncées. La pensée coude le souci, la violette se cache derrière le jasmin dans un peie-mêle de tons charmants. S'il n'y avait les gros doigts des vendeuses à les trier pour les attacher en bouquets, on pourrait croire qu'elles sont là à dessein pour relever d'une note

élégante la promiscuité monstrueuse de ce lieu gargantuesque.

En argent, les inspecteurs des Halles évaluent le produit des ventes de fruits et de légumes à cent cinquante millions de francs par an, soit \$30,000,000.

À côté de ça, comme on dit chez nous, les noces de Gamache et les festins du joyeux Pantagruel n'étaient que de la toute petite bière...

Malgré une apparente confusion, les opérations des ventes se déroulent aux Halles dans l'ordre le plus parfait, sous le double contrôle de la préfecture de la Seine et de la préfecture de police. La première perçoit les droits, autorise le placement de chacun des vendeurs; la seconde veille au bon ordre, assure la fidélité du débit et inspecte les marchandises en vente au point de vue de la salubrité.

Elles n'ont plus à intervenir en aucune façon dans les transactions.

VULGARISATOR.

## LA LEÇON DE LECTURE

"Monsieur Jean, vous lirez l'alphabet aujourd'hui." J'entends encor ce mot qui faisait mon ennui. J'avais six ans. J'aimais les beaux livres d'images; Mais, suivre ces longs traits qui noircissent des pa-

[ges,

Ce n'était point ma joie, et je ne voulais pas. Pourtant, quand je voyais un peu d'écrit, au bas Des villes, des bateaux, des ciels aux blanches nues, J'étais impatient des lettres mal connues, Qui m'auraient dit le nom des choses et des lieux! Savoir est amusant, apprendre est ennuyeux: J'aurais voulu savoir et ne jamais apprendre! Et lorsqu'on me parlait d'alphabet, sans attendre Qu'on ait trouvé le livre effrayant, j'étais loin! Où? Qui le sait! L'enclos a plus d'un petit coin Où parmi le fenouil, le romarin, la mauve, Un enfant peut guetter l'insecte qui se sauve, Et se sentir perçu comme en une forêt; J'étais là, prêt à fuir dès que l'on m'y verrait!

Quand surgissait enfin l'aïeul avec son livre, Je glissais par des trous où nul n'eût pu me suivre. Et... cherche, bon grand-père, où l'enfant est niché! Un jour, on me trouva dans un figuier perché; Un autre jour, prenant au bon moment la porte, J'entraï dans les grands blés du champ voisin, en

[sorte

Que j'entendis ces mots derrière notre mur: "Il n'a pas pu sortir! — En êtes-vous bien sûr? — Certes! le portail sonne, et la muraille coupe!" En grand-père ajoutait: "Je l'attends à la soupe."

Comme l'oiseau peureux fuit, mais retourne au

[grain,

Il fallait revenir, le soir, d'un ton chagrin, Dire à mon grand-papa: "Demain, je serai sage!" Un jour: "Monsieur l'oiseau, je vais vous mettre

[en cage",

Dit le bon vieux, sévère, "et vous n'en sortirez Qu'après avoir bien lu! — Mais, mon grand-père...

[—Entrez!"

J'étais pris par le bras comme un oiseau par l'aile; Nos poules, dans l'enclos, piquaient l'herbe nou-

[velle,

Leur cabane était vide; on m'y fit entrer — seul, Et le livre s'ouvrit dans les mains de l'aïeul!

Et que de fois les gens qui venaient en visite Me virent à travers la barrière maudite! Et tous riaient, disant: "An! le petit vaurien!" Ou: "Le joli pinson! et comme il chante bien!" C'est qu'appuyant mon front aux losanges des

[grilles,

Sans faute! et la prison me fut bonne en effet, Car, pour vite en sortir, que n'aurais-je pas fait!

JEAN AICARD.

Le Ciel est dans ses yeux et l'Enfer dans son coeur.

\* \* \*

Le monde est un théâtre où les hommes et les femmes sont les acteurs.

\* \* \*

Notre nature est dans le mouvement; le repos entier est la mort.

\* \* \*

Un homme qui n'a jamais souffert est un sot dont la Providence n'a su que faire.

# BYRON, LE POÈTE PESSIMISTE

PAGE LITTÉRAIRE DÉDIÉE AUX INTELLECTUELS



Lord Byron

Il en est de lui comme de Chateaubriand, comme de Lamartine, quoique son éloquence fût d'un autre frisson d'humanité que celle du premier, et sa mélancolie d'une autre saveur amère que celle du second. Il semble que les grands écrivains de notre époque soient comme ces vins, exquis, capiteux et sucrés, qui ne supportent ni les années, ni les déplacements. Pour Byron, ce vieillissement d'une oeuvre où fermentaient tant de fumées de la jeunesse, est un phénomène d'autant plus curieux qu'aucune n'a vu li des idées de philosophie de ce lord révolté qui, du premier coup, et par une sorte d'atavisme de colère, s'était rué à l'extrémité du pessimisme et de la démocratie. C'est l'occasion d'examiner quelle transformation s'est accomplie dans les nuances de ces deux idées, — assez profonde pour que le pessimisme et la révolte de Byron semblent archaïques et, disons le mot, qui eût été si cruel à ce dandy jaloux des gilets de Brummel, démodés aux pessimistes révolutionnaires de notre âge.

\* \* \*

Parmi les manières diverses dont la singulière maladie du pessimisme introduit, dans l'âme, son virus qui teinte toutes les pensées de sa noire couleur, on peut en distinguer deux très opposées. Il y a le pessimisme par sensualité et il y a le pessimisme par raisonnement. Qu'un homme d'un coeur inquiet, d'une imagination sombre, d'un orgueil morbide, ayant précocement abusé des sens, en arrive, à la suite de blessures d'amour-propre, à doubler la mélancolie physique de ses nerfs lassés d'une haine dégoûtée contre le monde social qui le brutalise, cet homme aboutira bien au pessimisme, et c'est le cas de Byron ; mais il sera de lui comme du Timon d'Athènes, de Shakespeare : sa misanthropie enveloppera un intense amour de la société de ses semblables ; ses dégoûts et son cynisme proviendront de l'excès d'enthousiasme avec lequel il se sera précipité vers toutes les jouissances ; son affaissement sera le lendemain d'une exaltation. Il faut lire, dans la biographie du poète, dans ses lettres, dans les fragments de ses admirables "Memoranda", les détails exacts sur la furie de sensations de son adolescence et de sa jeunesse, pour comprendre que les ironies de son "Don Juan", les partis-pris acharnés de dénigrement de l'existence qui font de ce poème le plus étonnant bréviaire de sarcasme, les révoltes de son "Manfred" et de son "Lara", les apologies criminelles de son "Corsaire" et de son "Giaour" forment l'envers d'une vie follement et passionnément bariolée de toutes les chaudes couleurs du plaisir. Que nous voilà loin du raisonnement systématique par lequel un jeune Allemand, disciple de Hartmann et qui n'est jamais sorti des bibliothèques, ou une jeune Russe vierge qui coupe ses cheveux et cache ses yeux derrière des lunettes, arrivent à considérer le monde comme un mauvais rêve et à condamner la vie sans vouloir en connaître les joies !

Pareillement, l'idée révolutionnaire demeure toujours, dans Byron, le caprice d'un grand seigneur que sa caste a blessé à la place malade de sa fierté et qui passe au "mob" en le méprisant. Le personnage d'Alp, dans le "Siège de Corinthe", n'incarne-t-il pas bien, avec l'énergie du patricien qui se venge, cette suprême aristocratie du dédain pour les instruments de la vengeance ? Il y a de l'attitude dans Byron, de la coquetterie même dans le dévouement, de la fatuité même dans l'héroïsme. C'est toujours l'élégant Anglais qui, avant de s'embarquer pour la Grèce, essayait devant une glace un casque d'or sur ses cheveux bouclés. Il était de la race de ceux qui se veulent singuliers

à tout prix, non pas seulement par désir d'étonner, mais par un besoin d'avoir des sensations qu'ils ne partagent pas. De pareils personnages peuvent donner leur sang à la Révolution, à la démocratie, à la liberté, ils ne peuvent pas donner leur coeur ; il y a, en eux, un je ne sais quoi de solitaire qui dément même leur martyre, et c'est pour cela que

Byron se dessine de plus en plus dans l'histoire comme le "noble lord", en qui l'orgueil de la naissance n'a jamais failli une minute, et pour qui la révolte contre la société ne fut qu'un excès de ce sentiment, le plus social qui soit.

Aujourd'hui que le départ se fait entre les idées de Byron et sa nature, le poète se trouve donc isolé dans son attitude et son orgueil. L'artiste aussi se trouve avoir employé les procédés d'un art qui n'est plus le nôtre. Un peu de mise en scène théâtrale dépare ces contes orientaux, qui n'ont d'oriental que le décor. Les prosodistes de l'Angleterre actuelle lui adressent des critiques de langue et de rythme qui les amènent à préférer le compliqué mais si inventif Shelley. C'est là l'inévitable déchet de toute oeuvre, si grande soit-elle, qui n'a pas été travaillée mot par mot, pour devenir un cas de la langue. C'est une étrange et ironique contradiction de la destinée littéraire qu'un rhéteur ou un grammairien, comme La Bruyère, ne perde pas un atome de sa valeur à travers les siècles, tandis que des créateurs du génie d'un Chateaubriand ou d'un Byron voient se faner plus d'une feuille de leur laurier après cinquante ans.

\* \* \*

Mais ce qui, de Byron, ne vieillira pas, c'est sa personne, et, avec sa personne, tous ceux de ses vers dans lesquels il a rendu sensible le goût de la vie, à la fois délicat et violent, amer et tendre, sentimental et dégoûté qu'il avait en lui. Ses héros passeront dans ce qu'ils ont d'artificiel et de romantique ; mais lui, Byron, n'était ni artificiel ni romantique. Il avait une magnifique et humaine façon d'être heureux et malheureux qu'il a dite quelquefois, par exemple, dans les vers de la "Fiancée d'Abydos" : "More can I do ? Or thou require ?" ; dans ceux du "Rêve" ; dans ceux, surtout, des "Poésies domestiques" : "Adieu !... et si c'est pour toujours, — eh bien ! pour toujours adieu !..." ; dans ceux encore, uniques au monde, du second chant de "Don Juan".

Il ne s'agit plus là ni de l'orgueil du patricien, ni des blasphèmes du pessimiste, ni des audaces du révolutionnaire, ni des virtuosités de l'artiste : c'est une âme toute nue qui regarde en face toute la nature et, supprimant par une involontaire délivrance toute sensation de jugement autour d'elle, sans plus souci de l'effet à produire ou du rôle à jouer, raconte simplement et doucement l'histoire de son bonheur et de son malheur. Rien de plus généreux que cette âme, de plus au-dessus de toute préoccupation mesquine, de toute haine diminuant. C'est elle, encore, qui se révèle avec un accent inimitable dans les phrases coupées des "Memoranda" échappés à l'autodafé de Thomas Moore. Il est impossible de ne pas l'aimer, comme il est impossible de ne pas aimer le Pascal de quelques-unes des "Pensées", le Virgile de la dixième "Eglogue", le Musset de la "Nuit de Décembre", le Henri Heine du "Livre de Lazare".

La candeur de la sensibilité, qui se montre tout entière comme la peine ou le chagrin d'un petit enfant, est ici trop forte, trop vraie, trop touchante. Il n'y a pas beaucoup d'écrivains qui parviennent ainsi, dans leur art, à une expression absolue de leur émotion ; mais ceux-là restent à jamais marqués d'un signe unique, le signe, peut-être, qu'un ancien prétendait demeurer comme une tache ineffaçable sur le coeur de ceux qui ont aimé une fois ; et ce signe, aucune critique ne l'effacera d'une vingtaine des pages de lord Byron. Il n'en faut pas davantage pour être un des grands poètes de l'humanité.

PAUL BOURGET,  
de l'Académie française.

## VOUS SOUVIENT-IL ?

Vous souvient-il, Ninon, d'un soir,  
Doux, parfumé comme l'espoir,  
Où vous me dites :  
"Il vaudrait mieux... demain... plus tard !...  
Ami, présent d'un grand hasard,  
Que tu me quittes !"

"Pourquoi, Ninon, pourquoi ces mots ?  
N'entendez-vous pas mes sanglots ?"  
Vous demandai-je.

Vous me répondîtes : "L'amour,  
Comme la fleur, ne vit qu'un jour,  
Et puis... que sais-je !..."

Le temps rendra mes pas plus lents,  
Mon teint fané, mes cheveux blancs :  
Je serai vieille !  
Qu'attendre, ami, d'un pauvre coeur,  
Jardin désert où nulle fleur  
Ne se réveille ?"

Vous souvient-il, Ninon, qu'alors  
Je pus vous convaincre des torts  
De vos alarmes ?  
Et vos propos, plus d'une fois,  
Dissipèrent tous mes effrois,  
Toutes mes larmes !

Eh bien, Ninon, c'est vrai, le temps  
Vous a vieillie, et je me sens  
Très vieux moi-même !  
Mais rien n'empêchera jamais,  
Quoi qu'il advienne désormais  
Que je vous aime !

LOUIS DE GOYENECHE.

## ÉCHOS

On dit communément des gens qui perdent toujours quelque chose : mouchoirs, porte-monnaie, parapluie, etc., qu'ils perdraient leur tête si elle ne tenait pas à leurs épaules, mais, en fait de perte ou d'oubli, il vient de s'en faire un peu commun, ces jours-ci, à Vienne.

Il a été trouvé, dans une des rues les plus fréquentées et les plus élégantes de cette ville, une superbe automobile, dont la police n'a pu jusqu'à présent dénicher le propriétaire. Voici huit jours qu'elle est abandonnée à son malheureux sort, la "pôvre", et personne n'est venu la réclamer. Son propriétaire a dû, pour être l'auteur d'un pareil fait, devenir un adepte de "l'automaboullisme" !

\* \* \*

Les propriétaires ne connaissent plus de limites à leurs exigences, témoin ce singulier engagement que fait signer à ses locataires un propriétaire parisien :

"M. X... s'engage à n'amener aucun chien avec lui et à n'en jamais avoir chez lui. En conséquence, par la présente, il autorise toute personne qui en trouverait un lui appartenant, errant dans les cours, jardins, escaliers ou autres lieux communs à tous les locataires, à le faire disparaître immédiatement de quelque manière que ce soit, et il s'engage à ne rien réclamer à l'auteur de la disparition du chien."

L'appétit vient en mangeant ; nul doute que, d'ici peu, ce charmant propriétaire comprendra les enfants dans la même mesure !

\* \* \*

Le Gilt Edge Express allait arriver à New-Haven quand l'employé aux bagages entendit soudain les cris de : "Ouvrez-moi ! De l'eau, de l'eau !" qui semblaient sortir d'un cercueil, au-dessus duquel se trouvait un paquet jaune.

Epouvanté, l'employé appela le chef de train et deux de ses camarades, puis un peu enhardi, demanda : "Êtes-vous là ?" Un cri, ou plutôt un sifflement, fut la réponse. Terreur générale, le conducteur, ayant donné des coups de pied dans le paquet jaune, des cris humains s'en exhalèrent, les employés s'enfuirent. Le conducteur, resté seul, ouvrit le paquet et y trouva une cage contenant un superbe perroquet à l'adresse de Mme C. H. Ame, 87½ Marlborough Street, Boston ; valeur, 75 livres st., et, sans rancune pour cette plaisanterie involontaire, mais macabre, du perroquet voyageur, lui donna ce qu'il demandait.

UN SERMON LAIQUE PAR SEMAINE

## LA GYMNASTIQUE

Mes très chers frères,

*Mens sana in corpore sano.*

Est-il nécessaire, en face du dessin que voici, de traduire le texte latin de mon prêche de ce jour ? Ce chef-d'œuvre de la sculpture antique, le Discobole, autrement dit le Lanceur de Disque, n'est-il pas en même temps que le symbole de l'entraînement physique des gymnases, l'illustration de ce desiderata philosophique : un esprit sain dans un corps sain ?

L'homme est un être double formé de l'union intime, merveilleuse, d'une nature spirituelle et d'une nature corporelle. Il est destiné à se maintenir à l'état d'activité dans deux sens, s'il veut faire un complet usage de ses forces spirituelles et de ses forces corporelles. La paresse de l'esprit et l'inaction du corps aspirent vainement à l'entière jouissance du bien-être spirituel et corporel. Une vie heureuse est uniquement la récompense de l'activité. L'absence de cette dernière détermine la diminution de force dans les organes, le dérangement dans les fonctions, les maladies, et enfin, une mort prématurée. De même que toutes nos forces, utilisées dans une certaine mesure, s'élèvent et se maintiennent à un certain degré d'intensité, de même, par le manque d'exercice, elles dépérissent et disparaissent avant l'heure fixée par les lois de la nature.

Ces vérités sont reconnues par tout le monde, et néanmoins, nous nous mettons, dans un nombre excessivement grand de cas, en contradiction avec elles. Beaucoup de gens, ne remplissant qu'un seul côté de leur tâche, concentrent toute leur force sur le développement de l'activité de leur esprit et oublient les exigences de la portion de leur tâche qui regarde le corps : cette faute se relie indubitablement aux progrès de la civilisation et au raffinement des rapports sociaux, sans cependant en être une conséquence indispensable. D'autres veulent jouir sans chercher à mériter en aucune manière cette jouissance par le bon emploi des forces qui leur ont été données. Notre nature ne se laisse jamais dominer, et, quand on se met en contradiction avec elle, elle nous punit, quelquefois même très durement. C'est surtout la nature matérielle qui se montre sévère dans ses jugements contre les infractions à ses lois.

Développer le corps et, lorsque ce dernier est développé, mettre en oeuvre les forces qui y existent, est une loi qui peut seule maintenir dans un état salubre d'activité la transformation et le renouvellement de la matière organique, conditions fondamentales de l'acte vital et dont les infractions ont attiré et attirent continuellement, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, mille infirmités sur le monde.

Or, mes très chers frères, si la gymnastique est bonne, nécessaire même à tout âge, c'est surtout à celui où se fixent les goûts, les habitudes qu'il est si difficile de modifier plus tard, parce qu'ils sont devenus une seconde nature. Et l'on doit comprendre, sans que j'aie besoin d'insister sur ce point, que, dans le jeune âge, la gymnastique doit prendre la forme de jeux agréables et passionnants plutôt que d'exercices mécaniques et raisonnés, comme peuvent en faire plus tard les grandes personnes.

En Angleterre, par exemple, les exercices du corps sont en honneur, au même titre que la propreté et l'hygiène ; l'enfant à l'école, l'homme adulte dans ses moments de loisir, s'adonnent aux jeux en plein air ; ils y consacrent beaucoup de temps, d'énergie. Il leur faut aussi beaucoup d'espace. Sur toute la surface du pays, vous trouvez de vastes champs réservés aux jeux de "cricket", de "football", de "tennis", de "la crosse" ; des bateaux sur les rivières pour les courses à l'aviron, des yachts dans les ports pour les longues croisières ; des bicyclettes, en nombre infini, parcourant toutes les routes. Tout cela représente un capital considérable, un patient entraînement, des efforts de longue haleine.

C'est le produit de toute une révolution lentement accomplie dans les moeurs de ce peuple, qui, il y a une cinquantaine d'années, était, au dire de tous les témoins, épais, bestial, adonné, du haut en bas de l'échelle sociale, aux excès de table ou de cabaret. Le mouvement est parti des "public schools" et des Universités, de l'aristocratie, en un mot ; il a gagné, de proche en proche, la petite classe moyenne vers 1860, au moment où l'Angleterre, effrayée de l'attitude de la France, crut le moment venu de se préparer à la guerre, et où surgirent, sur le sol britannique, ces corps de volontaires qui se sont perpétués. La mode de l'athlétisme est devenue générale ; tout le monde est converti. Tout Anglais veut se faire des muscles ; il redoute l'obésité comme une humiliation et la combat comme un fléau.

Aux jeux, aux exercices de plein air, l'Anglais applique cette persévérante ténacité qu'il met en tout ; il a porté l'entraînement à son point de perfection ; non pas seulement l'entraînement en vue d'un effort extraordinaire et momentané, comme la "University boat-race", mais l'entraînement de tous les jours, de toute la vie. Il est parvenu de la sorte à modifier certains caractères du type physique, à refaire des tempéraments par les mêmes moyens qu'il a employés pour créer le cheval pur sang, la race Durham, ou pour transformer en quelques années les champs de céréales en pâturages. Il faut maintenant aller jusque dans les provinces reculées pour trouver encore quelque rare échantillon de l'Anglais surnourri, joufflu, obèse, apoplectique, que nous montrent les caricatures du temps de George III. L'Anglais d'aujourd'hui est tout en muscles. Les exercices physiques ont détruit, chez tous ceux qui les pratiquent, le penchant aux excès de nourriture ou de boisson.

Les jeux nationaux anglais, — qui sont des jeux de plein air et exigent une grande dépense d'énergie physique, — sont d'excellents moyens d'éliminer les toxiques accumulés dans l'organisme par la vie sédentaire et d'oxyder rapidement le sang appauvri par l'atmosphère viciée des villes. Ce sont aussi d'excellentes écoles de sang-froid et de discipline : tous ces jeux sont des jeux de discipline, et c'est pourquoi les Anglais les ont choisis et y tiennent si fort. Outre qu'ils forment la décision, le coup-d'oeil, l'esprit d'initiative, ils exigent le respect d'une règle invariable, minutieusement établie, et l'obéissance au chef, au "capitaine". L'obéissance librement consentie, mais observée sans faiblesse ni murmure, le respect de l'autorité confiée au plus fort, au plus adroit, au plus expérimenté, au plus digne, en un mot : voilà des qualités qui, gagnées à l'école par l'enfant, accompagnent l'homme fait dans la vie. L'influence morale exercée par les jeux ainsi pratiqués est indéniable : elle est reconnue, proclamée par tous les éducateurs anglais sans exception.

Le R. P. du Lac, recteur de Saint-Marys' College, à Cantorbéry, décrivant aux jeunes Français, ses élèves, toutes les beautés, tous les avantages du cricket, mais aussi les dangers, les accidents, ajoute : "C'est de la nécessité de veiller attentivement pour éviter la boule ou pour la recevoir à propos, c'est de l'énergie dont il faut faire preuve contre le danger, que naît la force de caractère..."

Pour que le jeu porte tous ses fruits, il faut savoir jouer ; pour que l'exercice physique soit bienfaisant, il faut qu'il soit réglé ; discipline et entraînement sont affaire d'expérience ; mais pour gagner de l'expérience, il faut de la persévérance, de la ténacité ; il faut vouloir. Laissons la nature se développer à l'aise ; nos collégiens, nos jeunes gens apprendront à vouloir, ils apprendront la discipline librement consentie et l'effort prolongé sans danger de surmenage. Mais ils ont à apprendre tout cela.

Assouplir, fortifier, endurcir l'animal ; voilà pour l'éducation physique. Dans cet animal vigoureux, mettre un caractère bien trempé, une âme simple et forte, franche, loyale et indépendante : voilà le rôle de l'éducation morale, telle qu'on la comprend en Angleterre. L'éducation physique et l'éducation morale sont étroitement liées ; l'une ne saurait marcher sans l'autre ; elles s'entraident, se soutiennent et, une fois lancées dans la bonne voie, elles vont de pair ; chaque pas de l'une invite l'autre à s'avancer d'autant. Et toutes deux, pour cela même qu'elles tendent à réaliser la devise de la sagesse des gymnases, "mens sana in corpore sano", constituent dans sa plus large acception cette gymnastique que je vous prêche aujourd'hui.

Puissiez-vous, mes très chers frères, vous pénétrer de l'importance de ce sermon, dont je puis dire grand bien, puisqu'il n'est pas de moi, mais de maints docteurs en hygiène physique et morale, auxquels j'en ai, sans scrupule aucun, comme cela se pratique un peu dans toutes les chaires, même sacrées, emprunté les divers passages ; puissiez-vous, dis-je, vous pénétrer de l'importance de ce sermon et en faire votre profit : votre profit personnel à vous, celui de vos familles respectives, celui de la nation tout entière. — C'est la grâce que je vous souhaite de tout mon coeur, au nom de tout ce qui vous est cher. — Ainsi soit-il !

N. B. — Le prochain sermon sera par ZOZO, et portera sur "LA LECTURE".

LE REVEUR.

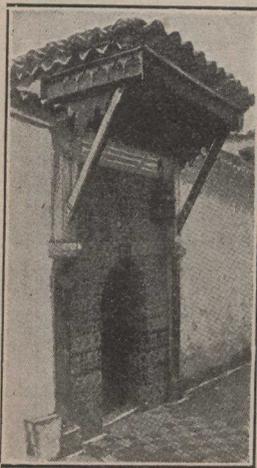




LE DUO. --- D'après le magnifique tableau de M. Schaan, primé au Salon de 1902

# ENCORE LE MAROC

Étude géographique de toute actualité



Une porte dans les remparts de Tanger

L'«Album Universel» a déjà publié une étude sur le Maroc, au début des troubles qui désolent présentement ce pays. Le sujet n'a pas été épuisé.

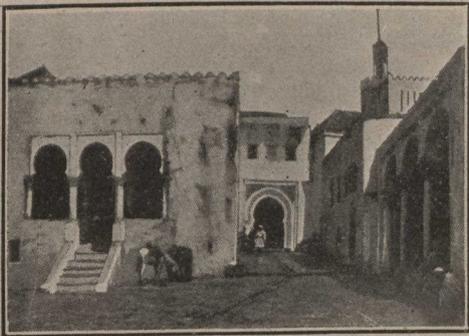
La civilisation du Maroc est demeurée ce qu'elle était il y a un siècle. Aucune idée nouvelle n'a pénétré dans cette contrée fertile, si riche qu'elle possède en ses flancs des trésors véritables qui restent improductifs et inexploités. Des mines d'or, d'argent, de cuivre, d'étain, de fer, de soufre et d'antimoine sont cachées dans un sol vigoureux. La végétation est luxuriante; des forêts immenses de chênes, de cyprès, de cè-

dres, de gommiers, d'acacias recouvrent ses collines agrestes et plantureuses; toutes les céréales récoltées trois fois par an poussent dans la terre féconde, et cette abondance de richesses n'éveille que les convoitises étrangères, sans donner à la population arriérée qui les possède le désir d'en tirer la moindre part.

L'agriculture est demeurée rudimentaire, l'emploi du fumier est inconnu sans doute parce qu'il est inutile, et les Marocains ne recueillent aucun profit de la fertilité du pays qu'ils habitent.

La population est composée d'environ neuf millions d'habitants, qui se divisent en quatre races principales: les Berbères, qui occupent la plus grande partie du territoire; les Maures, qui ont pris possession de tout le littoral; les Arabes du Maroc, qui sont les habitants des villes, et dont quelques-uns d'entre eux, les Bédouins, sont une population vagabonde et nomade; et, enfin, les Juifs venus du Portugal et de la Palestine.

La condition de cette dernière partie de la population marocaine est lamentable. Les Juifs sont, au Maroc, l'objet de persécutions incessantes qui se traduisent par l'obligation qui leur est imposée de ne pas séjourner en dehors du ghetto, appelé



La maison du Pacha, gouverneur de la ville de Tanger

«Mellah», et où ils subissent tous les outrages et tous les sévices.

Enfin, quelques nègres sont venus se réfugier au Maroc, où ils ont trouvé un accueil plus hospitalier à la condition qu'ils embrasseraient l'islamisme. Des chrétiens, en petit nombre, les «roumis», comme on les appelle, complètent cette société quelque peu mélangée; ils sont regardés avec mépris par les indigènes, dont le fanatisme revêt le caractère le plus violent.

Les maîtres incontestés du pays sont les Maures; ils constituent en quelque sorte la bourgeoisie marocaine et donnent au pays tous les fonctionnaires civils et religieux.

Le Maroc est placé sous la domination absolue d'un sultan qui ne prend conseil de personne et dont deux serviteurs d'un dévouement à toute épreuve sont les auxiliaires fidèles: le vizir ou ministre de l'intérieur, qui tient dans ses mains les affaires de l'Etat; et un ministre des affaires étrangères, qui réside à Tanger, et dont la mission



Marocains partant en expédition avec leurs chameaux de courses ou Méharis

consiste à entretenir le moins de relations possible avec les divers Etats de l'Europe.

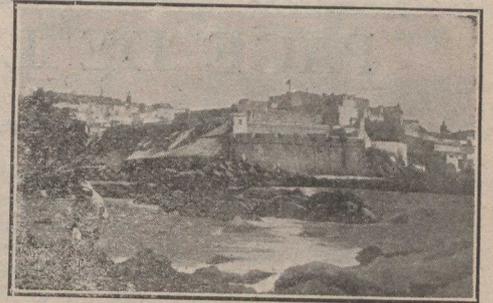
Des caïds et des pachas gouvernent les tribus diverses qui forment l'ensemble de la population marocaine; leur autorité est surtout nominale et elle ne s'exerce effectivement que pour percevoir les tributs que ces fonctionnaires doivent recueillir et qu'ils transmettent au sultan, non sans avoir, au préalable, prélevé la part qui leur est destinée.

Des vice-gouverneurs appelés «cheikhs» complètent cette administration d'un genre un peu spécial et rançonnent à leur tour les tribus placées sous leur autorité.

La justice est rendue par les cadis, qui, pour les fautes légères, infligent la bastonnade ou l'amende. Les délits plus graves, le vol, par exemple, sont punis par l'amputation des mains. Enfin, la peine de mort est appliquée à ceux qui se sont rendus coupables de meurtre ou d'assassinat.

Mais il est avec les juges marocains des accommodements. Si un Marocain riche et puissant a commis quelque forfait, son crime ne demeure pas impuni, mais il peut s'éviter les châtiments corporels en payant la «diga», c'est-à-dire une forte rançon au «mokkadem», le chef de la police, ou au cadi.

La cour du sultan est composée de la façon la plus sommaire. Un chambellan sert d'interprète et d'introduit aux étrangers qui viennent saluer le sultan; le maître du Thé est chargé d'assurer sa nourriture, et enfin, deux domestiques sont



Vue des remparts et de la citadelle de Tanger

attachés à sa personne, l'un pour tenir le parasol qui est le symbole de son absolue souveraineté, et l'autre... pour porter sa montre, qui est le symbole de son règne éphémère.

La religion nationale est la religion musulmane. Le «Coran» est enseigné selon l'interprétation de Malek et la vénération des Marocains pour les pèlerins qui reviennent de La Mecque est telle qu'ils les considèrent comme des saints.

L'instruction des Marocains est presque nulle; la cosmographie enseignée est celle du temps de Ptolémée et la physique date d'Aristote; pourtant, une université existe à Fez, que l'on appelle «Dar-el-Alem», la maison du savoir.

Les mœurs des Marocains se ressentent de l'état de barbarie dans lequel se trouve le pays tout entier. Les femmes du peuple sont obligées de se livrer aux travaux les plus pénibles; en outre des soins du ménage, elles sont forcées de traîner les charriots rudimentaires qui grattent le sol plus qu'elles ne le creusent. Ce sont elles qui doivent subvenir à tous les besoins de leur mari et de leurs enfants. La recherche des aliments et leur préparation leur incombent. Elles doivent se rendre dans les forêts pour se procurer le bois et les matériaux nécessaires à la construction de leur hutte misérable. Défense expresse leur est faite de sortir autrement que voilées pour que le regard des «roumis» ne puisse considérer leurs traits. Le Marocain ne s'inquiète en aucune façon de la nourriture des siens. Sa femme doit pourvoir à tout. L'un des proverbes qu'il affectionne le plus est celui-ci: «Du vinaigre donné est plus doux que du miel acheté.» Et il entend qu'il soit mis en pratique.

Le Maroc, comme on le voit, est un pays où la civilisation européenne aurait une mission importante à remplir, mais jusqu'à présent on a dû renoncer à essayer de faire accepter les progrès les plus relatifs. L'hostilité des indigènes se manifeste à tout propos. La population est sauvage et rebelle à l'introduction des améliorations qu'on a voulu déjà apporter à son sort. Les efforts actuellement tentés seront-ils couronnés de succès? Il est permis de conserver quelques doutes à cet égard.



Porte de style arabe à Fez

VOYAGEUR.

## ÉCHOS

Curieuse découverte, faite à Paris, en démantelant les archives de la pompe à feu de Chaillot, d'un vieux dossier qui, classé depuis cent treize ans, y dormait du sommeil du juste. Ce dossier contenant un des «carnets» adressés aux Etats-Généraux de 1789, et rédigé par les jansénistes, encore assez nombreux, demandait que l'eau de Seine ne fût plus employée désormais qu'au nettoyage des rues, cette eau «n'étant point suffisamment claire et salubre.»

Les Parisiens de 1903 peuvent se consoler, ce n'est pas d'aujourd'hui que date la mauvaise réputation de l'eau de Seine.

L'Amérique est le pays de prédilection des chirurgiens-dentistes. Cependant, voici ce que déclare un éminent médecin américain: il soutient que l'usage des dents artificielles est mauvais pour les personnes âgées, en ce sens qu'elles leur permettent de manger de la viande.

Si les dents tombent naturellement à un certain âge, c'est que la nature entend qu'à ce moment de notre vie, nous ne devons nous nourrir que de végétaux, et il insiste sur ce point que l'affirmation émise par lui n'est certainement pas aussi paradoxale qu'elle peut le paraître à certains.

Peut-être!... pour l'estomac, mais... et les avantages physiques, alors! Il ne serait plus permis de chercher à réparer... des ans l'irréparable outrage!

En fait de pari, il y en a de plus ou moins originaux ou drôlatiques, mais aussi de grotesques comme ce dernier, tenu par un aéronaute de Gand. Ce Tabarin de l'atmosphère devait faire une ascension à bord d'un ballon ayant un fiacre en guise de nacelle, un fiacre attelé!

Ce pari vient d'avoir une issue assez inattendue. L'ascension, qui devait avoir lieu dimanche dernier, a été interdite par la police, à la suite de démarches faites par la Société protectrice des animaux.

Inquiétudes vaines, d'ailleurs, car il paraît que l'aéronaute (?) avait quitté Gand sans tambour ni trompette, depuis une quinzaine de jours; il avait pris la fuite comme un simple ballon gonflé de gaz!

## PAGE DE LA MÉNAGÈRE

PAR CORDON BLEU

Avant d'aborder les questions plus complexes des viandes, du poisson, des sauces et des accessoires, il me faut vous parler de ce que j'appellerai "la base même" de la cuisine : le pot au feu, ou, si vous le voulez, le consommé en permanence que toute bonne ménagère ne doit pas perdre de vue, en été aussi bien qu'en hiver. C'est ce consommé qui fera les meilleurs potages et les sauces les plus délicieuses. Sans lui, je ne crois pas qu'il y ait de bonne cuisine.

Or, comment faut-il faire ce consommé ? Rien de plus simple ; en faisant bouillir tranquillement de la viande de boeuf, de veau, etc., ainsi que toutes espèces d'abattis de volailles et les os des rôtis. Vous laissez mijoter le tout à petit feu.

Quand la graisse surnage, vous l'enlevez. Puis, vous ajoutez un blanc d'oeuf par pinte de bouillon. En enlevant la graisse du bouillon, décollez-la d'abord avec un couteau. Si elle est épaisse, elle peut facilement se couper en quatre, comme l'indique la gravure, et s'enlever facilement. Ayez un soin tout particulier à ne pas laisser de graisse sur le bouillon. S'il en surnageait quelques petits morceaux ici et là, prenez un petit morceau de linge, préalablement tordu à l'eau bouillante, et servez-vous-en pour enlever délicatement les petits morceaux de graisse.

Une fois cela fait, il vous reste un bouillon, que vous pouvez servir en consommé-potage à un dîner à plusieurs services. C'est un bouillon excessivement maigre, toute la partie nutritive presque étant disparue. Cependant, vous pouvez le renforcer par l'ébullition et par des accessoires, légumes, etc.

De même que le bouilli n'est que de la chair moins son jus, le bouillon n'est autre chose que du jus de viande étendu dans une certaine quantité d'eau. C'est donc une composition fort peu compliquée en apparence ; mais elle est d'une telle importance, à raison de ses nombreux usages, qu'il est indispensable de la bien préparer.

Dans une marmite de la contenance de trois gallons, mettez un morceau de boeuf de huit livres et remplissez la marmite avec de l'eau froide, jusqu'à 2 pouces de son bord. A peine la viande est-elle immergée qu'une partie de l'osmazome s'en dégage. Posez la marmite sur un feu doux. Au bout d'une demi-heure environ, l'alumine se dégage à son tour, se coagule, et forme une écume plus ou moins épaisse qu'on enlève avec soin à mesure qu'elle se produit. L'écume étant enlevée, on sale modérément l'eau, qui commence à entrer en ébullition, et l'on ajoute au contenu de la marmite quelques carottes et navets, des poireaux, du céleri et deux clous de girofle.

Dès ce moment il ne s'agit plus que d'entretenir sous la marmite un feu doux et égal, de manière à ce que l'ébullition, bien qu'à peine sensible, ne soit

pas interrompue un seul instant. Si l'ébullition était violente, surtout dans le commencement de l'opération, la viande serait saisie, l'osmazome et la partie extractive de la fibrine n'en pourraient être extraits. Le bouilli n'en serait pas plus mauvais, sans doute, mais le bouillon ne vaudrait rien. La suspension de l'ébullition produirait à peu près le même effet.

L'ébullition doit durer six heures sans interruption. Au bout de ce temps, on enlève le bouilli, on passe le bouillon, et l'opération est terminée.

Le bouillon ainsi obtenu est la base de tous les potages au gras et d'une foule d'autres préparations.

Les parties du boeuf les plus convenables pour faire de bon bouillon sont : l'aloiau, la tranche, le gîte à la noix. Quelques expérimentateurs ont donné la suprématie au morceau appelé "eulotte" ; c'est de la partialité ; la culotte ne doit prendre place ici qu'au quatrième rang.

\* \* \*

Il pourra se faire que vous ayez besoin de quelques gouttes d'oignon pour préparer une recette. Vous devez vous y prendre comme dans la vignette que je publie sur cette page. Tranchez votre



Pour recueillir quelques gouttes de jus d'oignon, vous tranchez un oignon, puis grattez la partie tranchée avec un couteau,

oignon et grattez un peu du couteau, suivant la quantité de jus à obtenir.

On se sert souvent de jus d'oignon dans la préparation des farces de volaille ou de poussin.

\* \* \*

Une correspondante qui signe "Sévérine" me demande une bonne recette pour préparer les huîtres frites. Voici la recette dont je me sers, et qui me donne amplement satisfaction :

Otez les huîtres de leurs écailles, et faites-les bouillir dans leur eau. Faites ensuite mariner ces huîtres dans du jus de citron pendant une demi-heure ; puis vous les tremperez dans de la pâte à farine. Vous mettez ensuite à la friture bien chaude ; faites-les égoutter et servez-les, entourées de persil frit. C'est divin !

Je viens de parler de pâte à frire, il me faut bien vous expliquer ce que j'entends par là, afin que nous nous comprenions bien. Voici comment se prépare la pâte à frire : Délayez de la farine avec de l'eau, de manière à former une sorte de bouillie peu épaisse ; ajoutez-y un peu de sel et d'eau de vie ; battez un blanc d'oeuf en neige ; mêlez-le à cette pâte et laissez-la reposer pendant une heure. C'est dans cette pâte qu'on trempe les huîtres.

Une autre recette, c'est de plonger les huîtres une par une dans des oeufs battus, puis de les étendre sur la planchette et de les rouler ensuite dans des miettes de biscuits.



Comment on doit dégager la graisse du pot au feu.

Je termine par quelques excellentes recettes pour plats de résistance au dîner de famille.

Commençons par le boeuf :

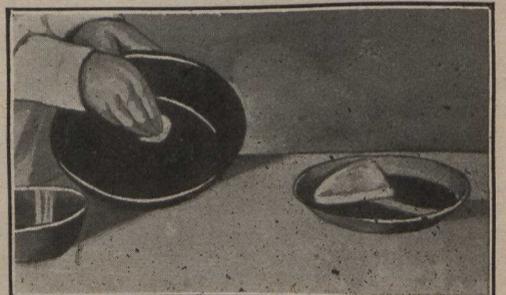
**ROSBIF A LA FRANCAISE.** — Prenez une belle pièce d'aloiau couverte de graisse ; ôtez celle du côté du rognon, détachez avec soin le filet mignon ; coupez ou sciez les os des côtes ; piquez la bavette de l'aloiau, enlevez la petite peau du filet mignon de bandes de la graisse que vous avez retirée du rognon, puis ficelez. Quatre heures avant de servir, embrochez, ficelez-le aux deux bouts ; entourez-le de papier beurré, faites partir ; arrosez avec la graisse que vous aurez mise dans la lèche-frite. Une demi-heure avant de servir, déballez-le et le remettez en broche afin de le colorer, puis passez dessus un peu de glace, dressez votre pièce et placez aux deux extrémités de petites pommes de terre cuites dans du consommé avec sel, poivre, muscade, beurre frais ; vous les égouttez et les colorez dans un plat à sauter ; ou, si vous le voulez, des pommes de terre vitelottes sautées dans de bon beurre fin ; en servant glacez votre rosbif de nouveau, garnissez la saucière de demi-glace, ou jus dégraissé du rôti, servez.

**ROSBIF D'ALOIAU ORDINAIRE.** — Préparez et faites cuire à la broche un aloyau comme ci-dessus indiqué, dressez, glacez et garnissez de petites pommes de terre cuites dans un plat à sauter, avec sel et beurre clarifié, servez à part du raifort, et dans une saucière une demi-glace.

**FILET DE BOEUF A LA FRANCAISE.** — Prenez un beau filet, enlevez-en l'épiderme, aplatissez-le fortement, piquez-le très fin et avec goût, laissez-le mariner vingt-quatre heures, égouttez-le bien, essuyez-le dans une serviette, mettez-le en broche, entourez-le d'une feuille bien beurrée, faites partir une heure un quart avant de servir, en l'arrosant toutes les dix minutes ; une heure après déballez-le et lui faites prendre couleur, dressez-le sur le plat qui contiendra une sauce piquante, glacez le filet de nouveau avec une sauce demi-glace ou une sauce aux truffes.

**FILET DE BOEUF PIQUE SAUCE A LA PERIGOURDINE.** — Piquez, marinez, faites cuire à la broche comme ci-dessus un beau filet, dressez-le sur une sauce ; le plat doit être garni de petites pommes de terre, de petits navets, d'olives ou de truffes.

CORDON-BLEU.



Une fois la graisse enlevée, nettoyez le dessus du consommé avec un petit linge pour enlever complètement les moindres particules de graisse.



Plongez vos huîtres une par une dans un œuf battu, puis étendez-les sur la planchette. Vous les roulez ensuite dans des miettes de biscuits.

## ENCORE L'ESPERANTO

RÉPONSES AUX CONTRADICTEURS, PAR MM. ST-MARTIN, BEAUCHEMIN ET GORBATENK

Monsieur le rédacteur de l'«Album Universel»,

Ce qualificatif de «contradicteurs» donné aux personnes qui ont écrit à l'«Album» au sujet de l'Esperanto est vraiment trop sévère, je les considère plutôt comme des personnes anxieuses de se renseigner sur un point d'une telle importance. Je m'empresse donc de répondre à ces diverses objections dans l'ordre dans lequel le rédacteur lui-même les a insérées dans le journal.

1o «UN INSTITUTEUR» dit : Je puis présenter une phrase française tellement nuancée que l'Esperanto ne pourra la rendre sans se servir de périphrases ?

REPONSE : Je vous en défie. Et je vous prie de me traduire en français les expressions suivantes, compréhensibles, pour tout espérantiste, au bout de quelques heures d'étude :

Skrifilo, legadi, sablero, pafilare, disbati, eklegas.

Je sais qu'il est absolument impossible de traduire ces quelques mots en français, à moins d'employer une périphrase.

Si «UN LECTEUR» ou quelqu'autre lecteur de l'«Album» désire nous soumettre une phrase quelconque, il est le bienvenu.

2o A l'objection suivante, «ST JEAN-BAPTISTE» : Ne vaudrait-il pas mieux apprendre à bien parler le français ?

REPONSE : Probablement, mais au point de vue du patriotisme canadien, il vaut mieux apprendre l'Esperanto que l'anglais.

Que l'on n'oublie pas ce dont il s'agit. L'Esperanto n'est qu'une langue auxiliaire, seconde auprès de tous. La proposition soumise est que chaque personne d'instruction moyenne n'ait pas d'autre langue à apprendre que sa langue maternelle, plus l'Esperanto, qui, à lui seul, représente toutes les langues étrangères.

Comme l'acquisition de la langue internationale ne requiert que quelques heures, il nous reste donc les années que nous dépensons aujourd'hui à l'étude des langues étrangères pour nous perfectionner dans notre idiome national.

Le même argument s'applique aux autres nationalités. Nous recommandons aux individus des divers peuples : n'apprenez que votre langue nationale, perfectionnez-vous dans votre idiome, mais en sus apprenez une clef, ou langue conventionnelle unique, au moyen de laquelle tous les étrangers se comprendront.

Conséquence : perte pour personne, puisque les droits établis sont respectés, — gain pour tout le monde, puisque nous nous comprendrons tous.

Si nous recommandons l'Esperanto comme clef internationale, c'est que cette combinaison de sons et de signes a une valeur linguistique incontestable, et incontestée, sur tous les idiomes locaux.

3o A «UN PROFESSEUR DE L'ECOLE DES COMMISSAIRES», qui écrit : «Ne pensez-vous pas qu'un Russe ou un Allemand, parlant la langue Esperanto, prononcera d'une façon incompréhensible pour un Italien ou un Espagnol ?

REPONSE : L'expérience des dix-sept dernières années a établi ce point d'une façon définitive. Tous les jours des personnes de nationalités différentes conversent entr'elles au moyen de l'Esperanto.

Réfléchissez bien qu'un Russe ou un Allemand parlant l'anglais ou le français, les prononcera d'une façon compréhensible pour un Italien ou pour un Espagnol. Cependant, parmi les sons de l'anglais ou du français, il y a un certain nombre de sons particuliers à la race parlant l'une de ces deux langues.

En Esperanto, au contraire, tous les sons sont naturels. Ainsi, un Allemand prononçant la langue internationale à l'allemande, la prononcera tout aussi correctement qu'un Italien prononçant à l'italienne, car la langue intermédiaire n'accepte que les sons familiers à tous les Européens. Pas un seul son étranger ou une seule articulation nouvelle pour personne.

En outre de l'expérience journalière, nous possédons maintenant le phonographe, au moyen duquel nous enregistrons la prononciation classique, nous permettant de plus de faire des comparaisons. Le phonographe ne se trompe pas, et il dé-

montre que la prononciation est absolument la même partout.

4o A «XXX» : «Ne vaudrait-il pas mieux laisser au Conseil de l'Instruction Publique de régler cette question de l'enseignement de l'Esperanto ?

REPONSE : Vous avez parfaitement raison; c'est certainement dans les attributions du Conseil de l'Instruction Publique de s'occuper de cette question, mais si les membres de ce Conseil ne n'en occupent pas, que ferons-nous, que ferez-vous ?

Je dois vous dire que des «Boards of Instruction» aux Etats-Unis, et des «Directors» de l'Instruction dans les autres provinces du Dominion ont déjà commencé à s'occuper de la question. Il en est même qui ont chargé des comités d'étudier l'Esperanto. Sachez que, dans un grand nombre d'écoles européennes, notamment en France, on enseigne la langue internationale; que cette même langue est enseignée dans les universités au Pérou.

Certains Commissaires, individuellement, ont commencé l'étude de l'Esperanto. Inutile de dire qu'ils nous deviennent de plus en plus sympathiques. Qui donc induira les autres Commissaires à s'occuper de la question ? La presse. Et, c'est ici que l'on voit toute la sagesse de l'«Album Universel» en appelant la discussion, «qui seule peut fixer les esprits.

J'ignore si vous êtes l'un des membres du Conseil, ou si vous êtes autorisé à parler en son nom. Dans l'un ou l'autre cas, je vous serais bien obligé si vous me disiez pourquoi le Conseil n'a pas encore décrété l'enseignement de la langue internationale dans nos écoles. Vous comprenez comme il m'est difficile de réfuter des objections non exprimées.

5o «UN LECTEUR» — «On me dit que l'Esperanto s'écrit avec des lettres qui ne ressemblent pas du tout aux nôtres ?

REPONSE : C'est une erreur : les lettres sont les mêmes. Sur quelques-unes d'entr'elles on met des accents circonflexes, mais ces derniers ne sont pas de rigueur; on peut les remplacer en faisant suivre ces lettres de la lettre «h». Si les accents ont été préférés jusqu'ici, c'est parce que l'on considérait qu'il valait mieux employer une lettre accentuée que deux lettres différentes.

Le «Linotype» imprime les lettres avec accents.

Avant de clore cette série de réponses, j'offre des félicitations à mes contradicteurs, puisqu'il faut les nommer ainsi; les demandes sont tout à fait pratiques et dénotent qu'aujourd'hui une polémique courtoise peut se faire quand il s'agit d'une question d'intérêt général. Nous n'en sommes plus, Dieu merci, à l'époque où, sous prétexte de discussion, l'on s'adressait mutuellement des injures, et où les attaques personnelles faisaient perdre de vue la question principale en litige.

Espérant que tous les lecteurs de l'«Album Universel» voudront bien profiter de l'occasion offerte pour demander les renseignements ultérieurs qu'ils croiront nécessaires, mi restas, sinjoro redactoro, via kunlaboranto,

A. SAINT-MARTIN.

Monsieur le rédacteur,

Je viens de lire dans votre intéressante revue qu'un Monsieur, sous le couvert de l'anonymat, lance un défi aux espérantistes, ou plutôt à la langue Esperanto elle-même, car il propose de nous clouer sur place avec certaines expressions de la langue française, qu'il nous serait impossible de traduire en Esperanto; eh bien, j'accepte le défi, mais à une condition, c'est que «Monsieur» devra me donner une ou plusieurs phrases ayant un sens naturel et propre aux mots employés, et non pas des chinoïseries du français comme les expressions «Tiré à quatre épingles», «Tirer son épingle du jeu», et «Tirer les vers du nez à quelqu'un». Il va de soi que, si mon adversaire me lance des gallicismes ou des idiotismes, je devrai les traduire également par des esperantismes ou idiotismes équivalents, car on sait que les idiotismes sont le propre d'une langue, de même que les gallicismes sont le propre du français.

Comme j'ai toujours entendu dire que la meilleure tactique dans ces sortes de luttes était d'attaquer le premier, je demanderai à mon savant adversaire de bien vouloir me mettre en bon français, sans périphrase, la phrase esperanto suivante :

«Mia duonpatro petis mian bopatron ke li alportu «al li paron da alaŭdinoj, alaŭdidoj, alaŭdidinoj «kaj paron da ezokinoj, ezokidoj, ezokidinoj.»

Pour le bénéfice de «Monsieur», j'inclus un lexique donnant la signification de chacun des mots de la phrase ci-dessus :

Mia — mon,  
Duonpatro — second mari de votre mère (beau-père ? !)

Petis — pria,  
Mian — mon (à l'accusatif)  
Bopatron — père de votre femme (beau-père ? !)  
(accusatif)

Ke li alportu al li — qu'il lui apporte,  
Paron — un couple (acc.)  
Da — de  
Alaŭdinoj — (pas de mot en français) alouettes du sexe féminin.

Alaŭdidoj — (pas de mot en français) petits (mâles) de l'alouette.

Alaŭdidinoj — (pas de mot en français) petites (femelles) de l'alouette,

Kaj — et  
Paron da — un couple de (acc.)

Ezokinoj — (pas de mot en français) femelles du brochet,

Ezokidoj — (pas de mot en français) petits (mâles) du brochet,

Ezokidinoj (pas de mot en français) petits (femelles) du brochet.

Dieu que le français est pauvre, en expressions, comparé à l'Esperanto !

Vous remerciant d'avance, monsieur le rédacteur, je vous prie d'accepter l'expression de mes sentiments distingués.

A. P. BEAUCHEMIN,  
165 rue St Denis, Montréal.

A l'«Album Universel»,

Mi estas kontenta povi elmontri al Sinjoro, kiu skribis en «Album Universel» kontraŭ «Esperanto» ke li eraras. Chiu esperanto el diversaj nacioj komprenas unu la alian. Mi estas vivanta ekzemplo de tio, mi estas ruso kaj ellernis lingvon internacian en Rusujo — alvencante en Kadanon mi tuj komprenis elparoladon de kanadj esperantisto, kaj ankaŭ ili min komprenis; kaj tio ne povis estis alie — ĉar sonoj de l'lingvo internacia estas elparolataj kiel skribitaj.

W. GORBATENKO.

(TRADUCTION)

Je suis content de pouvoir démontrer au «monsieur» qui écrit dans l'«Album Universel» contre l'Esperanto qu'il est dans l'erreur. Tous les espérantistes des diverses nations se comprennent les uns les autres. Je suis un vivant exemple de cela : je suis Russe, j'ai appris la langue internationale en Russie, et en arrivant au Canada j'ai compris immédiatement la prononciation des espérantistes canadiens, et eux aussi m'ont compris, et il ne pouvait en être autrement, puisque tous les sons de la langue internationale se prononcent comme ils s'écrivent.

### PENSÉES ET MAXIMES

Nous promettons selon nos espérances et nous tenons selon nos craintes.

\* \* \*

On ne trouve guère d'ingrats tant qu'on est en état de faire du bien.

\* \* \*

L'expérience est une sourdine que l'âge met aux cordes les plus harmonieuses du cœur.

\* \* \*

Il est difficile de railler les absents sans en médire et les présents sans les offenser.

\* \* \*

La méchanceté vient, non de ce qu'on a beaucoup d'esprit, mais de ce qu'on n'en a pas assez.

\* \* \*

L'illusion est comme une bulle de savon parée des plus riches couleurs, que le moindre souffle détruit.

# BABILLAGE

Pour VIOLON et PIANO.

VICTOR S. DIVOIR.

## VIOLON.

Moderato ( $\text{♩} = 72$ )

*p*

*appassionato cresc.*

*rall poco a poco*

T° di Gavotte ( $\text{♩} = 60$ )

*p con grazia.*

4<sup>e</sup> corde. 0 4

*pizz.*

*rit. a tempo.*

*arco*

*rit. molto.*

T° subito.

*pp*

*p espress.*

*p*

*mf*

*a tempo.*

*rit.*

*rit.*

*a tempo.*

*p*

*cresc.*

*cresc.*

*rall. a tempo.*

*f p*

*pizz.*

*arco.*

*cresc.*

*f*

# Bonjour, Suzon!

Chanson

Poésie de

ALFRED DE MUSSET

Musique de

LÉO DELIBES

Allegro vivo.

PIANO.

un poco a Tempo.

Je re-viens tel que tu me vois,

Du para-dis j'ai fait le tour,

J'ai fait des vers chanté l'amour  
j'ai fait des vers chan.

poco rit.

te l'a-mour Mais que t'im - por - te mais que t'im - por - te?

rall. a volonte.

a Tempo.

Je passe de-van-ta mai - son je passe de-van-ta mai - son;

a Tempo.

te ouvre ta per - te Bonjour, Su - zon! bonjour, Su - zon!

pp

suivez.

pp

- zon!

## 2<sup>e</sup> COUPLET

Je t'ai vue au temps des lilas,  
Ton cœur joyeux venait d'éclorre,  
Et tu disais je ne veux pas,  
Je ne veux pas qu'on m'aime encore.  
Qu'as-tu fait depuis mon départ?  
Qui part trop tôt revient trop tard.  
Qui part trop tôt revient trop tard.  
Mais que m'importe, mais que m'importe.

(Au refrain)

# MONUMENTS D'ARCHITECTURE

LE GRAND THEATRE DE BORDEAUX ET UN PALAIS DE DELHI

Dans l'étude consacrée à Ben Tayoux, la semaine dernière, notre collaborateur Zozo constatait que le maître avait vu le jour dans le Grand Théâtre de Bordeaux, dont son père était le fournisseur attiré. Quelques mots sur ce monument architectural ne seront pas de trop ici.

Construit de 1776 à 1780, année de son inaugura-



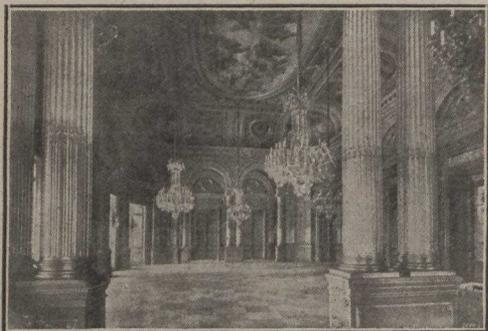
Le grand théâtre de Bordeaux

tion par le duc et la duchesse de Chartres, le Grand-Théâtre de Bordeaux est l'oeuvre de l'architecte Louis, qui fut choisi par le maréchal de Richelieu, alors gouverneur de la province. Il a pour caractéristiques une grande pureté de lignes, l'harmonie de ses proportions et l'art exquis qui, sous toutes ses formes, y fut prodigué.

L'édifice occupe un emplacement rectangulaire de 300 pieds de long sur 150 pieds de large.

La façade offre au regard une imposante colonnade corinthienne formant un péristyle isolé aux extrémités et dont les colonnes, au nombre de douze, ont trois pieds de diamètre.

Après le péristyle est un vaste vestibule soutenu



Le grand foyer du théâtre de Bordeaux

par plusieurs rangs de colonnes doriques.

Un monumental escalier conduit à la salle de spectacle ; les volées de gauche et de droite mènent aux foyers. Cet escalier fit toujours l'admiration des artistes et de Garnier en particulier.

Il avoua s'en être inspiré pour édifier, dans de plus grandes proportions, le grand escalier qui est une des principales beautés de l'Opéra de Paris.

Les façades latérales et celle de derrière sont décorées du même ordre que celui de la colonnade d'entrée, mais en pilastres avec des portiques en arcades qui règnent au pourtour.

L'intérieur de la salle est d'une admirable harmonie avec ses douze colonnes corinthiennes dorées, ses balcons détachés et en encorbellement, son lustre merveilleux, un gigantesque joyau du plus pur Louis XVI, son somptueux rideau et le plafond peint par Robin, qui peignit aussi les pendatifs.

Le théâtre coûta environ \$600,000. Il peut contenir 1,350 places.

Les foyers sont au nombre de trois : une grande, magnifique salle dont la riche décoration, qui n'implique aucune lourdeur, est une merveille de goût : la salle des Concerts, soutenue par des colonnes corinthiennes et dont le plafond est une des meilleures peintures de Bouguereau (1872).

A gauche et à droite sont deux foyers construits dans le même style et décorés dans le même goût.

Ajoutons que toutes les grandes fêtes, bals de charité, kermesses, se donnent au Grand-Théâtre.



Le grand escalier du théâtre de Bordeaux

Les bals masqués sont un spectacle inoubliable, avec leur cohue bariolée, dans ce magnifique décor blanc et or de la salle, avec l'aveuglante lueur du lustre qui scintille et l'orchestre qui lance ses éclatantes fanfares. Ah ! ces soirs-là, les Bordelais sont fiers de leur théâtre !

## DELHI, LA CAPITALE DES GRANDS MOGOLS

Delhi, où la reine Victoria fut acclamée Impératrice des Indes, en 1877, et où Edouard VII vient d'être proclamé Empereur à son tour, est la capitale historique de Pendjab. L'origine de cette ville se perd dans la nuit des temps ; il y avait déjà des siècles qu'elle était la capitale de l'Hindoustan quand Tamerlan la prit et la pilla ; et en 1857, quand les Anglais, qui l'avaient déjà conquise, la reprirent aux cipayes révoltés, elle était la citadel-

le du dernier des Grands Mogols. Les splendeurs du "darbar" impérial que lord Curzon vient de présider à Delhi, ont, pendant une semaine, fait sortir de leur sommeil enchanté les mosquées de marbre, les palais ciselés et dorés qui étagent leurs coupoles autour de l'ancienne et féerique résidence d'Aurengzeb.

Ci-joint la photographie d'une salle, qui, à la rigueur, pourrait se passer d'explications. C'est l'ancienne résidence des Grands Mogols.

Après des casernes de cipayes et de soldats anglais, dans de la fraîcheur et du silence, s'élève l'antique salle d'audience. Colonnades de pierre rouge avec au milieu un trône de marbre blanc encadré de lis en cornalines au bout de hautes tiges de jaspe. Autour du trône, pour le protéger des touristes, mais aussi comme pour en mieux dire la vanité, une grille...

Au bord de la Jumna, coupant de cultures rousses la monotonie de son lit de sable blanc, la salle d'audience privée, la demeure des rois de Delhi. Du marbre laiteux, transparent, chauffé aux reflets des ors qui incrustent les colonnes.

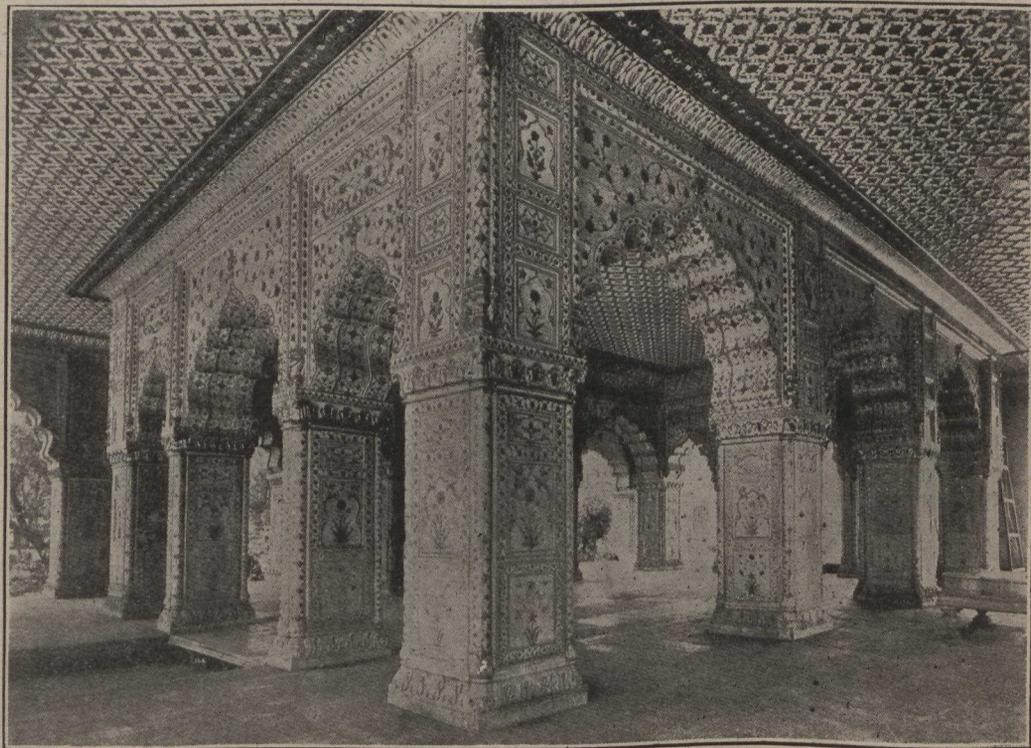
Sous le dôme blanc, le plafond de bois, doré dans le creux des sculptures, remplace un autre plafond d'argent massif d'une valeur de soixante-dix "lâkhs" de roupies et qui, lors d'une des conquêtes de Delhi, a été emporté.

A l'intérieur, séparant en deux une grande salle, des fleurs de lis en marbre, enchevêtrées, d'une grâce et d'une souplesse inconcevables. Puis à une des entrées, ces mêmes grilles de marbre, faites de lis blanc, jadis dorées et dédorées maintenant, semblent de vraies topazes dans la lumière de midi. Et après cet enchantement d'ors et de marbres fondus en topazes et ambres, le reste du palais, les salles de repos, les bancs aux mosaïques de fleurs, les alcons dentelés dominant la Jumna, tout semble presque banal, déjà vu...

Au bout d'un tout petit jardin bordant le palais, une porte de bronze, à trois médaillons de lis en relief d'une merveilleuse exécution, ouvre sur la Perle Mosquée, toute blanche au bout du dallage immaculé de sa cour close de grilles de marbre. Trois dômes brillants et polis surmontent les colonnades de neige, d'un marbre mat et dur, à peine gravé d'ornements. Sur les murs extérieurs, à des anneaux qui restent encore dans le marbre, on accrochait, aux jours où le Grand Mogol venait prier, des rideaux faits de résilles d'or retenant des diamants et des perles.

Le soir, je viens dîner au mess des officiers d'artillerie, dans le fort ; et à chercher mon chemin je m'égare. Soudain devant moi surgit le palais d'ambre, aux profondeurs bleues de lune, aux reliefs opalisés enatoyant en tons de pierres précieuses ; et à moitié voilées d'un rideau de jasmins qui emplissent l'air de leur parfum, apparaissent les coupoles de la petite mosquée, pareilles à des perles reflétant l'éclat des étoiles, irrésolument pâles et légères.

VOYAGEUR.



La salle du trône à Delhi dans l'ancien palais du Grand Mogol

## Les pérégrinations d'un Russe aujourd'hui au Canada

Article de M. Gorbatenko écrit spécialement pour "L'Album Universel"



M. Gorbatenko

Le 6 mai 1900, je prenaï l'express de Moscou, en route pour la Chine. Jusqu'à Stretensk les choses allèrent assez bien, mais à partir de là... !! Le navire sur lequel je me trouvais maintenant s'échouait à tout bout de champ sur les bancs de sable qui caractérisent la Chilka, à l'époque des eaux basses. Je réussis toutefois à atteindre Michajlo-Semjenovsk, village situé au confluent de l'Amour et de la Soungari. C'est là que je rejoignis quelques compagnons de voyage, partis de Moscou avant moi : ma tante et son mari, et une dame qui allait trouver son mari en Mandchourie.

Le voyage est repris au milieu de difficultés qui tournent presque aux malheurs. J'avais réussi, de peine et de misère, à me procurer quatre billets de passage sur le bateau appartenant à la Compagnie du chemin de fer de l'Est chinois. Le 15 juin, nous étions à Charbine. A peine avions-nous mis pied à terre que nous étions chez l'ingénieur en chef pour obtenir de lui nos billets de passage sur le chemin de fer.

—Parfaitement, nous répondit-il, mais vous devez attendre une quinzaine de jours avant de vous mettre en route, vu que des brigands chinois et des boxeurs terrorisent les pays d'alentour.

—Eh ! bien, dites-nous, puisqu'il faut attendre, attendons ; ce repos forcé nous fortifiera contre la fatigue des 300 verstes qu'il nous faudra bientôt faire à cheval. Visitez Charbine.

Nous y étions depuis trois semaines quand, de Thelin, ville de l'intérieur de la Mandchourie, nous est arrivé l'ingénieur G..., qui nous dissuada fortement de pousser plus loin notre voyage. Quelques jours plus tard, on annonçait d'autre source que les Russes avaient dû évacuer Thelin, puis qu'ils étaient cernés par 20,000 Chinois, qu'ils avaient tous été massacrés, et que sais-je encore ! Vous comprenez que ces nouvelles n'étaient guère faites pour rassurer les dames de notre compagnie.

Ce fut bien autre chose quand on vit arriver 5,000 Chinois en armes sous les murs de Charbine et asséoir leur camp à moins de deux verstes de la ville. Les Célestes passèrent les premiers jours à sonner de la trompette et à battre le tambour ; puis ils se mirent à tirer du canon. En face de pareilles manifestations belliqueuses, la plus grande partie des habitants de Charbine — c'est-à-dire les civils — se réfugièrent à Pristan, village bâti sur les rives de la Soungari et de là à Chabarovsk.

La garnison de Charbine se composait à cette époque de moins de 500 cosaques.

Le 3 juillet, sur les 5 heures du soir, quelques centaines de Chinois armés sortirent de leur camp et se dirigèrent vers la ville. Le colonel Gerngross se porta à leur rencontre, à la tête d'une cinquantaine de cosaques. Avant de commencer les hostilités, il leur demanda la signification de cette attitude belliqueuse. Les Chinois répondirent que c'était un simple exercice de soldats ; de la manœuvre ordinaire, quoi !

Vous feriez mieux, leur observa le colonel Gerngross, de regagner votre camp ; autrement..... ! Les Chinois jugèrent prudent d'en agir ainsi ; mais on ne dormit guère à Charbine, cette nuit-là, tant les hostilités étaient imminentes.

Le lendemain, l'ingénieur en chef donna l'ordre à tous les civils qu'il y avait encore à Charbine de se replier sur Pristan. Quel spectacle désolant que celui de ces femmes qui pleuraient, de ces populations fuyant devant des bandes armées, pour qui les lois de la guerre connues en Europe n'existent pas. L'affolement devint si intense parmi les civils qu'un jeune télégraphiste en perdit complètement la tête et se suicida.

A leur arrivée à Pristan, les populations furent immédiatement mises à bord des bateaux et dirigées sur Chabarovsk, sans aucune protection armée de la part des Russes ; ce n'est qu'à cette con-

dition, en effet, que le gouvernement chinois avait permis aux non-combattants d'évacuer Charbine. Assez illusoire la protection promise aux civils par les autorités chinoises ; aux environs de la forteresse Sansin, à mi-chemin entre Charbine et Chabarovsk, il fallut attendre huit heures la permission du commandant de place de continuer le voyage. C'est même de cette forteresse que des coups de canon ont été tirés sur un bateau à vapeur russe, qui passa en cet endroit quatre heures après nous.

L'ingénieur en chef avait obtenu pour sa femme une escorte de dix soldats. Moins fortuné, l'ingénieur Bernstein fut tué et sept personnes furent blessées.

La retraite sur Chabarovsk nous prit dix jours. Nous n'avions pour apaiser notre faim que des conserves alimentaires et, de temps à autre, un morceau de pain noir, payé dix fois sa valeur. Huit enfants âgés respectivement de 1 à 3 ans moururent en chemin. Enfin, le 27 juillet, nous atteignions Chabarovsk, où nous sommes restés jusqu'à la fin de l'insurrection chinoise.

Ici comme à Charbine, les rumeurs les plus alarmantes couraient la rue. On s'attendait d'un jour à l'autre à voir les bandes chinoises se ruer sur la ville, mais il n'en fut rien, et ce sont plutôt les incidents comiques qui ont défrayé la chronique de cette période agitée. En voici un entre cent :

Nous étions à Chabarovsk depuis une semaine lorsque, dans la soirée, on entendit soudain des coups de feu. Les soldats coururent aux armes et bientôt toute la ville fut en émoi. C'était une fausse alerte due à l'ébriété de deux officiers qui, ayant entendu le soir la bacchanale qui se faisait dans un théâtre où se jouait un drame militaire, se figuraient que c'était un commencement d'insurrection. Ils se mirent à tirer du pistolet pour en imposer aux prétendus insurgés ; les sentinelles appelèrent les postes entiers par le sacramental cri : "Aux armes !" Les civils firent chorus. Que ce fut, pendant un bon quart d'heure, un chahut à n'y rien comprendre ! Inutile d'ajouter que les deux officiers en goguette, cause de tout ce branle-bas, attrapèrent des arrêts bien conditionnés.

C'est à quelque temps de là que mon père vint nous rejoindre à Chabarovsk, et les détails qu'il nous donna de la retraite des Russes de Thelin ne furent pas sans nous inspirer de sérieuses réflexions. Plus d'une fois ils furent enveloppés par les Chinois, comme à la station Chouanmj, où ces derniers étaient au nombre de 3,000, alors que les Russes n'étaient que 400, y compris les cosaques et les ingénieurs, et même trois femmes.

Quand les troubles eurent été apaisés, nous retournâmes à Charbine, d'où, au mois de novembre, avec une escorte de cent cosaques environ, nous pûmes reprendre notre voyage.

Que vous dirai-je de mes impressions en Chine ; c'est d'abord que toutes ces petites révoltes signalées de-ci de-là sur différents points du pays ne sont que les préliminaires d'un soulèvement qui deviendra un jour général dans toute l'étendue de l'empire chinois.

Des Chinois eux-mêmes ? C'est qu'ils ne manquent certes pas d'intelligence, mais qu'ils sont routiniers et fatalistes. Confucius leur a dit, il y a des milliers d'années, que l'empereur seulement peut se servir d'un carrosse à quatre roues, et depuis lors ils ne se servent, pour les transports ordinaires, que de voitures à deux roues, auxquelles ils attellent six et sept chevaux.

Le rêve de tout Chinois, en sus du mandarinat, qui n'est pas à la portée du peuple, est de devenir un jour marchand, ou, comme ils disent, "un peu marchand". C'est ainsi que nombre de coolies employés à la construction du chemin de fer en Mandchourie se sont improvisés marchands dans les rues de leur village, avec une simple planche de six pieds de long comme comptoir et magasin, offrant en vente, devinez quoi : quelques clous ou quelques fers à cheval qu'ils nous avaient volés alors qu'ils étaient à notre emploi.

L'opium, qui occupe une si grande place dans l'économie chinoise, est d'un prix qui en fait un luxe inabordable pour les classes pauvres, naturel-

lement les plus nombreuses en Chine.

La rédaction de "L'Album Universel" m'a demandé de lui dire comment je suis venu au Canada. C'est à la fin de 1902 que je décidai de venir en Amérique. Le russe est ma langue maternelle ; ne sachant pas un traître mot d'anglais, mais un peu de français — pour l'avoir appris à l'école, — je me dis qu'à l'article de la langue je m'accommoderais probablement mieux du Canada que des Etats-Unis. Je demandai en conséquence au célèbre esperantiste, Kasi-Gi-rej de Moscou, une lettre de présentation pour l'un de ses amis au Canada.

J'oubliais de vous dire que je suis moi-même un adepte de la langue internationale qu'est l'Espéranto.

C'est donc avec une lettre de présentation de monsieur Kasi-Gi-rej que j'ai quitté la Russie pour un voyage de quelques mois, peut-être même de quelques années au Canada. Cette lettre m'a valu de la part des esperantistes de Montréal un trop bienveillant accueil pour que je ne profite pas de l'occasion qui m'est offerte aujourd'hui de leur en témoigner publiquement ma plus vive gratitude.

W. Gorbatenko

### LES ALSACIENNES

Reverrai-je le lieu béni,  
Le cher pays de mon doux rêve,  
Où les cigognes font leur nid,  
Où l'heure s'écoule trop brève ?...

Je voudrais vous revoir encor,  
Filles d'Alsace aux nattes blondes,  
Aux corsages pailletés d'or,  
Aux yeux bleus plus clairs que les ondes.

J'aimais ces sombres noeuds flottants,  
Fleurs de deuil, couronnant vos têtes ;  
Fleurs prises par les Allemands  
Aux tristes jours de nos défaites !

J'aimais entendre le refrain  
Que murmuraient les lavandières ;  
J'aimais passer les eaux du Rhin.  
Avec le sjeunes batelières.

Quand le raisin avait jauni  
Dans les vignes de la montagne,  
On voyait à l'infini  
Etoiler toute la campagne.

Et c'était un coup d'oeil charmant  
Que vos guimpes blanches coquettes,  
Vos jupes d'un rouge éclatant,  
Vos corselets à épaulettes.

Tout a fui !... Mais le souvenir  
Dans mon coeur a laissé sa trace ;  
Et ni l'âge, ni l'avenir  
N'effaceront ce mot "Alsace" :

Reverrai-je le lieu béni,  
Le cher pays de mon doux rêve,  
Où les cigognes font leur nid  
Où l'heure s'écoule trop brève ?...

GRETCHEN.

### PENSÉES

Si je vais, qui reste ? Si je reste, qui va ?

\* \* \*

Les visites font toujours plaisir, quand ce n'est pas en arrivant, c'est en partant.

\* \* \*

L'honneur sans argent est comme ces vieilles médailles de bronze, qui n'ont de cours qu'auprès des amateurs d'antiquités.

\* \* \*

Ce qu'il y a de plus beau après le génie, c'est la puissance de le comprendre et de l'admirer.  
Qui vit caché vit heureux.

### UNE PROPHECIE.

Sans être grand prophète, on peut dire ceci :  
Le XXIème siècle saura gré au XIXème siècle de lui avoir transmis le BAUME RHUMAL.

SELON LUI



—Quand le gouvernement se décidera-t-il à faire de moi le juge à poigne qu'il faudrait dans ce district !...

TOUT SIMPLEMENT.



—Bien sûr que l'homme a été fait avec de la poussière...  
—Et les nègres, alors...  
—Avec de la poussière de charbon, parbleu !...

A MA CAMPAGNE.



J'vous demande un peu pourquoi que j'achèterais un arrosoir quand c'est si commode d'arroser avec mes bottes !

VARIÉTÉS

On sait que le dauphin, père de Louis XVI, fut exilé à Meudon ; voici à quelle occasion : Louis XV lui disait que Mme de Pompadour parlait parfaitement l'allemand.  
—Oui, Sire, répondit le prince ; mais on trouve généralement qu'elle écorche terriblement le français."

A l'époque déjà éloignée où l'on remplaçait ses cheveux par une perruque, un Gascon entra chez un coiffeur nouvellement établi, et lui commanda une perruque. Le Gascon était un peu bavard : le coiffeur ne l'était guère moins.  
Après avoir devisé quelque temps, le coiffeur finit par inviter à dîner, à la fortune du pot, sa nouvelle pratique. Le repas fut gai et bien servi ; rien n'y manqua.

Après le dessert, le coiffeur se mit en devoir de prendre la mesure de la tête de son nouveau client.  
"C'est inutile, dit celui-ci ; je ne vous ferai point faire ma perruque.  
—Pourquoi cela, dit le perruquier, au comble de l'étonnement ; avez-vous lieu de vous plaindre de moi ou de ma femme ; ai-je manqué aux égards que...  
—Ce n'est rien de tout cela, répondit le Gascon, vous m'avez si bien reçu que je me reprocherais toute ma vie de vous avoir fait faire une perruque que je n'aurais jamais payée."

On présentait au bureau de l'Etat civil un enfant âgé de trois ans, qu'on avait omis de faire inscrire au moment de sa naissance.

L'employé, esclave de sa routine, formula ainsi l'acte de naissance :  
"Aujourd'hui, etc., de tel et d'une telle, et en légitime mariage, est né un enfant âgé de trois ans."

LA CHANCE DES HOMMES FAIBLES.

Les spécialistes de l'Institut Medical du Dr Bassett font la plus grande offre connue de TRAITEMENT GRATUIT à toutes les victimes de la **Débilité Nervo-Sexuelle, Varicocèle, Atrophie des Tissus, Perte de Vitalité**, ou autres faiblesses résultant d'indiscrétions ou excès du jeune âge, ou d'empoisonnement contagieux et spécifique du sang, acquis ou hérité. C'est positivement la première offre de traitement gratuit de cette institution qui est établie depuis 30 ans. Le traitement du Dr Bassett—comme le savent les milliers de personnes qu'il a guéries—n'est pas expérimental. Il va au siège des maladies



et faiblesses masculines et les guérit promptement. Ce traitement débarasse du coup les hommes désappointés de tout sentiment de débilité, de mélancolie, de confusion mentale, d'absences de mémoire, de rêves troublants, de timidité, et de tous symptômes de caducité masculine. Le Dr Bassett a guéri toute une armée d'hommes—il peut vous guérir et vous guérira, quel que soit le nombre d'échecs que vous ayez subis en essayant de recouvrer votre virilité. Garantie légale de guérison dans tous les cas traités. Pas un homme de bon sens ne refusera la chance d'obtenir ce traitement simple et gratuit du plus grand spécialiste pour les maladies à l'homme que le monde ait jamais connu. Livres envoyés gratuitement sur demande. Adressez :  
**DR. BASSETT MEDICAL INSTITUTE, 42 Bassett Building, 126 Clark St., CHICAGO.**

pour une main que j'ai à peindre, la tienne me convient, suis-moi à l'atelier, je te payerai bien. Mais, auparavant, lave-toi les mains.

—Laquelle vous faut-il ? dit le mendiant, car je n'ai pas besoin de les laver toutes les deux."

La femme d'un certain capitaine Montageau avait obtenu la permission de le voir en présence du gouverneur.

Elle amenait avec elle un petit chien auquel elle parlait en portugais, langue que le gouverneur n'entendait pas, mais que comprenait fort bien Montageau.

Le gouverneur, se doutant de la ruse, lui dit :

"Madame, si votre petit chien n'entend pas le français, je vous prie de ne plus l'amener à l'avenir."

Un ténor marseillais est appelé au bureau du directeur du théâtre dans lequel il chante.

—J'ai le regret de vous annoncer, lui dit ce dernier, que vous ne faites plus partie de ma troupe.

—Elle est forte, se récrie l'artiste, quand, hier soir encore, les spectateurs m'ont applaudi à tout rompre!

Le directeur, souriant :  
—Parfaitement, ils ont tout rompu, jusqu'à votre engagement !

Louis XVIII ayant admis à sa table le comte de X, lui envoya un verre de Pacaret, son vin favori.

"Sire, je remercie Votre Majesté, mais je n'en bois jamais, répondit malencontreusement le comte.

—Je ne vous demande pas si vous en buvez, je vous en offre," répondit sèchement et sévèrement Louis XVIII.

Un maire de village se trouvait entre deux jeunes gens à la mode qui lui lançaient force quolibets.

"Je vois bien, messieurs, leur dit-il, que vous vous moquez de moi ; mais je vais vous mettre à l'aise en vous donnant une idée de mon caractère : je ne suis précisément ni un sot, ni un fat, mais je suis entre les deux."

Un député, ayant une pique d'amour-propre avec un de ses collègues, lui disait :

"Enfin, monsieur, vous n'avez point encore ouvert la bouche dans la Chambre.

—Vous vous trompez, repartit celui-ci, car toutes les fois que vous avez parlé, je n'ai pu m'empêcher de bâiller."

Points de vue différents :  
—Voyez-vous cet homme qui passe là, son chapeau à la main, et qui a la tête complètement chauve ? dit un client sur le seuil de la porte d'un coiffeur. Il a la tête étonnamment faite pour les affaires.

—Pour les siennes, possible, mais pas pour les miennes, répliqua l'artiste en cheveux.

Les gaietés de l'annonce :  
"Jeune personne aveugle, grande fortune, épouserait monsieur honorable. Envoyez photographie."

LA BONNE ADRESSE.  
Pour guérir vite les affections de la gorge et des poumons, il n'y a que le BAUME RHUMAL.

**GRATIS**  
Un livre très sérieux sur les maladies des nerfs et une bouteille échantillon de notre remède sont envoyés gratuitement à ceux qui en font la demande, aux pauvres surtout.  
**PERE KOENIG'S**  
**TONIQUE NERVEUX**  
Koenig Med. Co., 100 rue Lake, Chicago.  
En vente chez les pharmaciens : \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00

**J. BRUNET**  
Atelier de Marbre et Granit  
Demandez nos prix avant de placer vos commandes ailleurs.  
Bureau et Atelier : Côtes des Neiges  
MONTRÉAL  
Téléphone Bell Up 1466.  
Connection gratuite pour Montréal.

**RIPANS**  
Il n'y a presque pas de maladies qui ne puissent être soulagées en prenant de temps à autre une Table R-I-P-A-N-S. En vente chez les pharmaciens. Le Paquet à cinq cents suffit pour une occasion ordinaire. La bouteille de famille, 60 cents ne contient assez pour un an. 12 n

**THE OPTICAL AND ENGINEER'S SUPPLY CO.**  
R. DE MESLE, GÉRANT,  
1628 rue Notre-Dame  
**KODAKS ET ACCESSOIRES**  
**LANTERNES MAGIQUES ET VUES**  
**BAROMETRES ET THERMOMETRES**  
**LUNETTES ET LORGNONS EN OR, ETC.**

**W. H. D. YOUNG**  
L. D. S., D. D. S.  
**CHIRURGIEN-DENTISTE**  
1694 rue Notre-Dame, Montréal  
TÉL. MAIN 2515.

**"ANTIKOR - LAURENCE"**  
Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les **Cors, Verrues et Durillons**. Energique, Inoffensif et Garant. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c.  
**A. J. LAURENCE**, Pharmacien, Montréal.  
**PLUS DE CORS AUX PIEDS !**

# DES MILLIERS DE MALADES

## Me Demandent Mon Livre Chaque Semaine

Et à chacun j'envoie un ordre — bon à n'importe quelle pharmacie — pour six bouteilles du Restaurant "Restorative" du Dr Shoop. Je permets au malade d'essayer le remède pendant un mois à mon risque. S'il réussit, il coûte \$5.50. S'il échoue, je paierai moi-même le pharmacien. Et la simple parole du souffrant en décidera.

Vous voyez cette offre de tous côtés—et en tout temps. Ne comprenez-vous pas qu'il faut que je guérisses les malades, ou sinon cette offre me ruinerait.

Peu importe vos préjugés et vos doutes, car ils s'enlèvent rapidement quand le souffrant me visite ou m'écrit. Tout ce que je demande, c'est que vous, qui avez besoin d'aide — vous, dont la santé est en jeu — vous me permettiez de vous convaincre.

Quand un médecin — après toute une vie d'expérience — a ainsi pleine confiance en lui-même, vous vous faites une injustice en ne vous renseignant pas sur ce qu'il sait.

J'ai perfectionné un traitement qui fortifie les nerfs "intérieurs". C'est ma propre découverte et le résultat de toute une vie de travail.

Quand quelq'organe est faible, mon Restaurant lui rend la force nerveuse qui le gouverne — la seule puissance qui le peut forcer à accomplir ses fonctions.

Avec toute autre médication il est seulement possible de traiter les organes, et les meilleurs résultats ne sont que passagers. Ma méthode rend à l'organe la force originale que la Nature lui avait donnée. Il y a bien peu de ces cas qui peuvent se guérir par quelq' autre méthode.

Je ne peux pas guérir tous les cas. Quelques-unes de ces maladies proviennent de causes incurables comme le cancer. Toutefois j'ai fourni mon "Restaurant" pendant les 12 dernières années à plus d'un demi million de souffrants, et 39 pour cent ont payé de bon coeur, parce qu'ils ont été guéris.

Il y a 39 chances sur 40 que je puisse vous guérir, et je paierai moi-même le remède que vous prenez, en cas qu'il échoue.

Indiquez simplement le livre qu'il vous faut et adressez :

**Dr SHOOP,**  
Boîte 79, RACINE,  
Wis., E.-U.

Livre No 1 sur la Dyspepsie  
Livre No 2 sur le Cœur  
Livre No 3 sur les Rognons  
Livre No 4 pour les Femmes  
Livre No 5 pour les Hommes (cacheté.)  
Livre No 6 sur le Rhumatisme

Les cas doux, non chroniques, se guérissent souvent avec une bouteille ou deux. Le Restaurant — Restorative — du Dr Shoop est en vente chez tous les pharmaciens.

### De l'inconvénient d'enseigner aux enfants de parler Bébé



L'AGENT. — Comment t'appelles-tu, petit ?  
L'ENFANT EGARE. — Zizi.  
L'AGENT. — Où demeures-tu ?  
L'ENFANT. — A Riri, chez Nononcle.

**PENSÉE EFFRAYANTE.**  
Que de cas mortels de consommation se sont produits qui auraient pu être évités avec le BAUME RHUMAL.

Palissot disait à Mme de Corancier : "Depuis que j'ai lu Voltaire, j'ai renoncé à faire des tragédies, et je m'en tiens aux comédies."  
—Vous n'avez donc pas lu Molière ?" lui répondit-elle.

A DEUX DOIGTS DE LA MORT.



1. — Sapristi!... Je vais tomber sur la tête et me brayer le crâne sur le trottoir



Mille fois merci, et à la semaine prochaine. Mais non! sauve! L'arrive sain et sauf sur les pieds, grâce à vous, cher lecteur, qui m'avez retourné pour lire la légende, qui m'avez retourné pour lire la légende.

**Theatre National Français**  
1440 SAINTE-CATHERINE  
Tel. Bell Est 1736 Tel. Marchands 520

SEMAINE DU 2 FEVRIER 1903  
Grand drame sentimental  
**JEAN VAUBARON**  
—OU—  
**L'Homme aux figures de Cire**  
En 5 actes et 9 tableaux

Prix, Matinées, - 10, 15, 20, 25c  
Prix, Soirées, - 10, 20, 30, 40c

**PROF. LAVOIE**  
PERRUQUES  
ET TOUPETS

Pour Dames et Messieurs. Une spécialité : Cheveux teints de toutes les couleurs. Coiffures pour les bals et les soirées. Servez-vous du "SECRET DE LA BEAUTE"

du Prof. LA VOIE pour embellir le teint, santé et beauté pour la peau.

1656 rue Notre-Dame, Montreal.

**SAYON BABY'S OWN**

**Le Bébé jouit de son Bain**  
parfaitement bien, et son sommeil est plus réconfortant quand vous faites usage du

**SAYON BABY'S OWN**  
Il amollit et adoucit toutes les peaux irritées, les conservant saines et fraîches. N'employez pas d'imitations pour le bébé.  
ALBERT TOILET SOAP CO., MFRS  
MONTREAL

**Attention!!!**

Les personnes désireuses d'avoir des souvenirs du beau pays de FRANCE n'ont qu'à écrire à l'adresse suivante :

**MONSIEUR ROBICHON,**  
85, Avenue Gambetta,  
PARIS

Envoyer un mandat poste de 1 dollar pour recevoir 16 cartes postales illustrées de France, timbres de départ de Paris.

1 mandat poste de 6 dollars pour recevoir 100 cartes illustrées.

1 mandat poste de 60 dollars pour collection complète du pays de France soit 1000 cartes.

Bien envoyer lisiblement l'adresse pour l'envoi poste, toutes les cartes étant timbrées avec l'adresse sur chacune.

REUNION ELECTORALE.



LE CANDIDAT. — Citoyens : je suis soul, je suis ivre, je suis plein.  
 LES ELECTEURS. — A la porte !...  
 LE CANDIDAT. — Je suis soulevé par un incommensurable élan patriotique ; je suis ivre d'orgueil à la pensée de vous représenter et je suis plein des plus beaux projets réformateurs !  
 LES ELECTEURS. — Bravo ! Bravo !

PETITE LECON DE GRAMMAIRE



Si le jour du terme est le jour sacré pour le propriétaire...



...c'est un sacré jour pour le locataire.

HABITUDE PROFESSIONNELLE.



L'INVITE. — Elle est curieuse, votre cuisinière.  
 —N'y faites pas attention, mon cher, c'est une ancienne danseuse de Théâtre Royal ; chaque fois qu'elle entend un orgue de barbarie dans la cour, elle fait des steps.



Un triste individu...



...n'est pas forcément un individu triste.

PROBLEME SERIEUX. . DU TRAVAIL



PAT. — C'est vrai, j'ai faim ; mais je me connais, mes nerfs vont me lâcher lorsqu'il me faudra passer entre ces deux cordes de bois.

LE PATRON FACETIEUX.



—Vous n'avez rien pris depuis midi ?  
 —Non, monsieur... D'abord, je ne prends jamais rien entre mes repas.  
 —Bah ! pour une fois, ça ne peut pas vous faire de mal ?  
 —Evidemment !  
 —Alors, prenez donc cette échelle et rentrez-la !

L'HOTELIER ET L'ESPAGNOL.



L'HOTELIER. — Monsieur désire une chambre ? A quel nom ?  
 LE VOYAGEUR.—Don Rodriguès Garcia y Pedro-Fernandez-Manuel-Juan-Carlos de Callas de Rastarquouéritas !  
 L'HOTELIER. — Je n'aurai jamais assez de lits pour tout ce monde-là !